

F. Chicoine, O. F. M.

Souvenirs
du
Jeune Age

Saint-Charles-sur-Richelieu

1900-1916



Souvenirs
du
Jeune Age

Dépôt légal — 2e trimestre 1976
Bibliothèque Nationale du Québec

F. Chicoine, O.F.M.

Souvenirs
du
Jeune Age

Saint-Charles-sur-Richelieu

1900-1916



PRÉFACE

*Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon coeur
Et je pense au village
Pour rêver de bonheur*

(Chanson de F. Hérold)

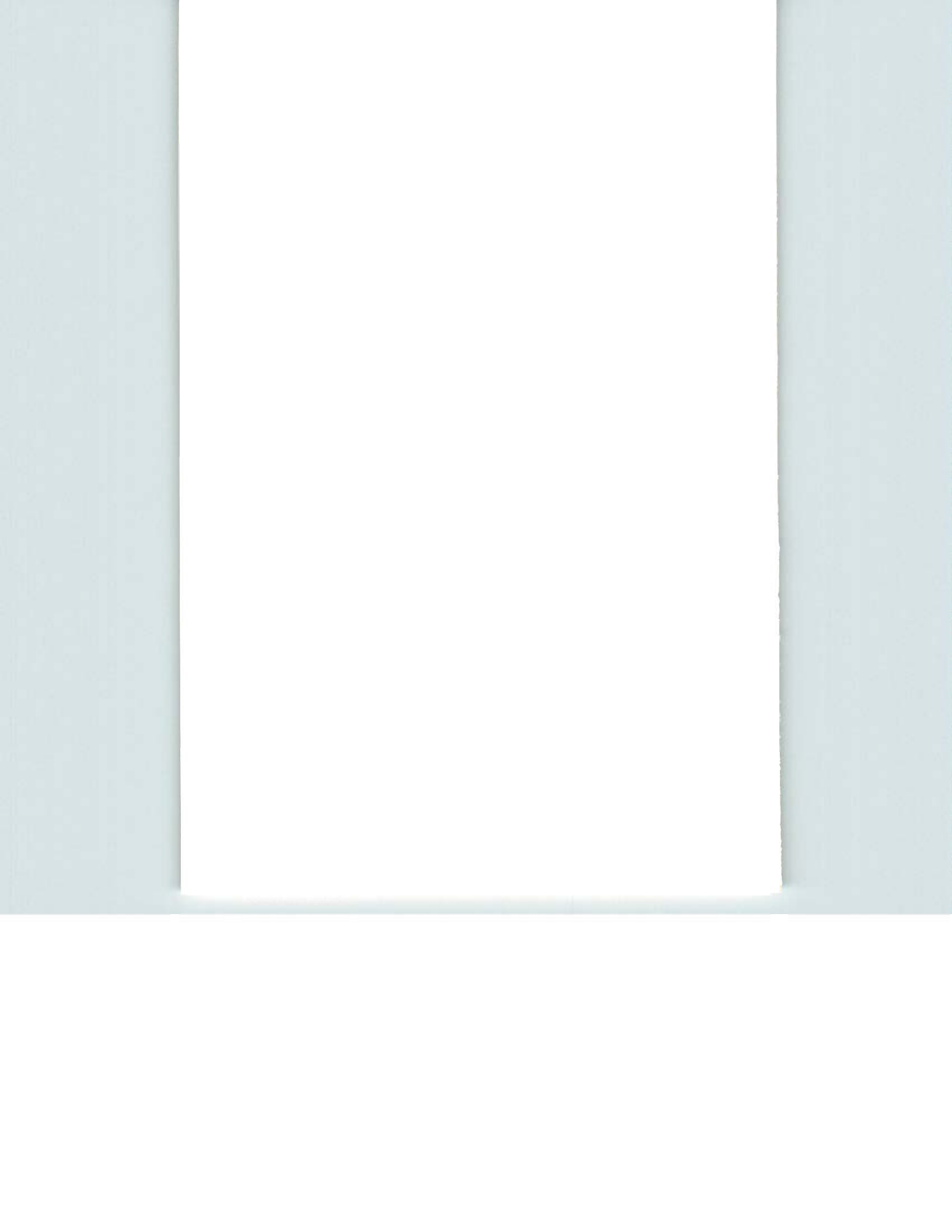
Le vieillard se plaît à revivre en esprit cette période privilégiée de l'enfance libre de soucis, entourée de la douce affection de la mère et de la protection fiable du père, ces jours heureux où tout paraît enchantement et joie de vivre.

Ce retour en arrière est plus délectable encore, durant la crise de défection religieuse, morale et civique que traverse le monde, présentement. Il lui permet de goûter à nouveau le charme de cette existence réglée par la Foi et la Nature, ces éléments essentiels du bonheur humain.

Toutefois, l'auteur de ce modeste opuscule vise à quelque chose de plus substantiel qu'un rêve nostalgique, il désire laisser aux amateurs du passé un document qui, sans être strictement historique, n'en reste pas moins un témoignage sincère des faits et gestes d'une communauté villageoise des débuts du vingtième siècle, dans la province de Québec.

Que les lecteurs veuillent bien considérer ces pages comme un hommage de respect et de gratitude envers ceux qui ont tissé cette existence qu'il lui a été donné de partager avec eux pour le meilleur et le pire.

P. Fidèle (Frédéric) Chicoine, O.F.M.



LE CHANOINE TAUPIER

On ne saurait traiter des vieilles paroisses, sans mentionner l'influence du curé, tant elle a été manifeste et effective. Cette omission serait encore plus impardonnable quand il s'agit de l'estimable curé de Saint-Charles, Monsieur le chanoine Joseph-Solyme Taupier qui y remplit la charge de pasteur pendant trente-trois ans sans troubles ni récriminations. Bien au contraire, tous, durant un si long règne, louèrent, à l'envie, sa piété, sa dignité personnelle, sa pondération et son exquise courtoisie.



M. le chanoine J.S. Taupier, curé

Il avait pourtant inauguré son office dans une paroisse affligée de dissensions assez graves pour motiver l'interdiction du saint lieu par l'autorité épiscopale. Un contrordre, émis après sa nomination à ce poste, l'avait déterminé à orienter sa carrière vers les Etats-Unis. Déjà, il avait acheté son complet clergy man, quand son premier mandat lui fut réitéré et lui ouvrit les portes de sa nouvelle paroisse. On suppose à bon droit que l'autorité diocésaine avait apporté beaucoup de soin dans la désignation du titulaire de cette communauté en état de crise. En fait, le choix s'avéra des plus judicieux, puisque la paix et la tranquillité y furent bientôt rétablies.

Outre ses qualités personnelles, le nouveau curé apportait l'expérience acquise dans la direction de trois paroisses et des élèves de Sainte-Marie-Monnoir. Arrivé en septembre 1887, il trouva le presbytère en état de réparation et dut se retirer dans une modeste demeure, en attendant la fin des travaux. Vers 1900, le vaste presbytère abritait, en plus du curé, le vicaire paroissial, la soeur du curé et son fils étudiant en médecine ainsi que sa fille, organiste attitrée de l'église. Très hospitalier, le maître du logis accueillait fréquemment des hôtes permanents de sa parenté ou des visiteurs de passage. Un homme de peine, chargé de la petite ferme de la Fabrique, occupait une partie de la maison paroissiale avec sa famille.

Le curé, tout comme ses confrères de l'époque, possédait chevaux et voitures, cependant, il s'en servait rarement, car il était fidèle au devoir de la résidence. De temps à autre, il se rendait au village, à pied, saluant tout le monde avec affabilité; aux enfants il disait affectueusement : « Mes enfants, amusez-vous bien dans le Seigneur. » Une fois l'an, il visitait une famille bien connue, en compagnie de sa soeur, pour y faire la partie de cartes. A l'occasion de sa visite

paroissiale, il était toujours accueilli avec joie et considération en raison de sa bienveillance paternelle. Au printemps, il invitait les notables à sa « cabane à sucre » et passait la journée à faire les honneurs de sa réception.

A l'église, il commençait les offices avec une ponctualité impeccable et les présidait dans un profond recueillement. Il se présentait à la sacristie, en avance sur l'horaire, soit pour les confessions éventuelles ou pour la préparation à la sainte messe. Il ne manquait pas non plus une action de grâce prolongée, à la grande édification des enfants de chœur. D'humeur égale, il s'échauffait à peine dans ses sermons.

Toutefois, sous le coup de l'émotion, il adressa de vifs reproches à sa petite-nièce alors qu'elle s'était aventurée sur la rivière et avait failli y perdre la vie au milieu des flots soulevés par un coup de vent imprévu. Ramenée au rivage par un riverain secourable, elle fut plus affectée par l'admonestation de l'oncle curé que par le danger encouru.

En 1921, monsieur le chanoine Taupier touchait à la fin d'une administration curiale de trente-trois ans, à Saint-Charles-sur-Richelieu; il se demanda opportunément s'il devait poursuivre son ministère, à cet âge avancé de quatre-vingt-six ans. Très humblement, il s'en ouvrit à un prêtre d'ordination toute récente. Celui-ci, plein d'admiration pour une si grande humilité, lui conseilla prudemment de s'en remettre à l'évêque mieux qualifié que quiconque pour aviser au bien des âmes et libérer sa conscience de tout doute. Comme on pouvait le prévoir, le pasteur diocésain lui recommanda la retraite : décision que le curé accepta en toute soumission et simplicité. Dès octobre de la même année, il renonçait à ses fonctions curiales, déterminé toutefois à finir ses jours au milieu de cette population

à laquelle il avait donné le meilleur de lui-même et dont il avait conquis l'estime générale.

Outre le mérite considérable d'une gérance paisible et édifiante, on doit mettre au crédit du chanoine Taupier l'achèvement des réparations du presbytère, en 1888, la réfection de l'intérieur de l'église en 1905 puis la fondation du couvent des Soeurs de la Présentation de Marie, en 1908. Tout en ouvrant un pensionnat, ces dernières prenaient charge de l'école du village.

Le vénérable vieillard passa les sept dernières années de sa vie à l'ombre, pour ainsi dire, du clocher, dans l'ancienne école municipale, transformée en confortable logis. Trois jours seulement après avoir assisté au trépas de sa soeur, lui-même rendait son âme à Dieu.

Ses restes seposent au pied de la croix jubilaire érigée par ses soins. Il attend là la résurrection dans la compagnie des générations qu'il a baptisées et dirigées dans les voies du salut par son zèle éclairé et sa tendre charité.

L'ÉGLISE

Le terrain sur lequel est édiflée l'église de Saint-Charles fut concédé par le seigneur du lieu et pris à même son domaine, voilà pourquoi elle se situait à l'écart du village proprement dit, formant avec la dizaine de maisons qui l'entouraient une espèce de hameau distinct. Pour accéder au lieu de culte, les villageois devaient donc parcourir huit à dix arpents, cheminant sur un trottoir en bois mal entretenu, troué, pourri par endroits et aboutant mal de sorte que le marcheur précédent qui appuyait sur un bout du madrier faisait lever l'autre bout au risque de faire buter le piéton suivant et de lui écorcher pieds et chaussure. En hiver, ceux qui n'avaient pas leur véhicule louaient des places sur les traîneaux qui faisaient le service régulier entre l'église et le village. Les campagnards des rangs ou du bord de l'eau voyageaient naturellement dans leur voiture et attachaient leur cheval à la série de poteaux reliés entre eux par une barre de fer et disposés en face ou sur un côté de l'église. Pour éviter les méfaits des intempéries, la fabrique construisit à l'extrémité du cimetière un vaste hangar qui fut démoli après soixante ans d'existence.

De l'autre côté du chemin en en biais de l'église, se trouvait la « salle des habitants » où les hommes causaient et fumaient en attendant le dernier appel. Aux jours de dimanche et de fêtes, les cloches annonçaient la célébration des offices trois fois : une heure, une demi-heure et un quart d'heure en avance : le tin-

tement marquait le début des cérémonies. A ce moment, un vieillard faisait son apparition sur le perron de l'église pour inviter les retardataires à entrer au plus tôt.

En ce temps-là, à part la messe de sept heures du matin, destinée aux communicants et aux gardiens de maison, il n'y avait qu'une messe, dite paroissiale, célébrée à neuf heures en été et à dix, en hiver. Le chant accompagné d'orgue était exécuté par des paroissiens plus ou moins qualifiés : les choeurs mixtes étant rigoureusement prohibés. Durant les vacances, les étudiants apportaient le concours de leur voix fraîche et stylée au chant liturgique.

Pour l'ordinaire, le curé se réservait la prédication dominicale et ne cédait sa place au vicaire que peu de fois, au cours de l'année : changement d'autant mieux apprécié qu'il était plus rare. En ces temps-là, le bulletin paroissial n'existant pas encore, le prône précédait inmanquablement le sermon avec ses nombreux items : explication succincte des fêtes, annonce des messes chantées de la semaine, proclamation des mariages, décisions administratives, mises en garde et recommandation des défunts aux prières suivie d'un suffrage.

Suivait alors le sermon plutôt long que court, d'environ trente-cinq minutes. Dès qu'il commençait, les braves cultivateurs, las des durs travaux de la ferme, dépassés par les savantes considérations théologiques du prédicateur, s'affalaient dans leur banc, tout disposés à la somnolence sinon au sommeil. Le vicaire lui-même, pour une fois, succomba au fatal assoupissement, alors qu'il présidait, solennellement assis à la banquette. Il « cognait des clous » au grand amusement des assistants en éveil quand une secousse plus violente projeta bruyamment sa barrette sur le pavé du sanctuaire et l'éveilla du coup. Penaud et confus, il jura sans doute que l'on ne l'y reprendrait plus.

En 1905, la fabrique entreprit d'importants travaux de réfection : le plancher de madriers rugueux et noircis fut recouvert de bois dur, clair et embouveté, les bancs raides furent remplacés par des sièges plus conformes à l'anatomie et au dossier incliné, le vieux poêle Saint-Maurice avec ses longues cheminées de tôle soutenues par des fils de fer, fit place à un système de chauffage central dont les coquets radiateurs furent installés à l'avant et à l'arrière de la nef. Tout l'intérieur de l'église fut repeint et redoré à neuf. Trois artistes passèrent des mois à festonner les murs et la voûte semant ici et là de pieuses légendes. Entre-temps, les paroissiens supportèrent avec patience l'encombrement des échafaudages dans l'espoir d'une amélioration depuis longtemps attendue.

Notre église s'était faite belle pour la célébration des cérémonies accoutumées : messes, vêpres, heure d'adoration, mois de saint Joseph, de Marie et du Rosaire, visite pastorale et retraite paroissiale.

Il convient ici de mentionner la bénédiction d'une quatrième cloche : la plus grave et la plus volumineuse, destinée à compléter le carillon. Le chanoine Lefebvre, enfant de la paroisse et pour lors supérieur du Séminaire de Sherbrooke, prononça le sermon de circonstance. Comme lui beaucoup d'anciens paroissiens étaient venus participer à la fête commune. Immédiatement après la bénédiction, la nouvelle cloche fut hissée au clocher, en présence des assistants et leur fit entendre ses premières volées. Un banquet servi à l'Institut municipal par les dames et demoiselles du lieu clôtura cette joyeuse fête de famille.

Selon une tradition orale encore vivace, l'église de Saint-Charles fut un des théâtres marquants de l'insurrection de 1837. Après la défaite des patriotes, les troupes victorieuses envahirent le lieu du culte et y logèrent leurs chevaux tandis qu'ils se servaient de

la sacristie pour y enfermer leurs prisonniers de guerre. Le vieux plancher portait encore bien visibles les marques laissées par les fers des montures ; le tableau du retable, représentant le saint patron, avait été percé de balles, dans sa partie inférieure de gauche.

Seule, la sacristie était constamment pourvue de chaleur au cours de l'hiver : voilà pourquoi on y célébrait les offices religieux durant les jours de semaine. Antérieurement à la construction du perron en ciment, un énorme saule, entouré d'un banc circulaire, ornait le devant de l'église. Il servait de rendez-vous aux vieux rentiers qui se plaisaient à causer avec le bedeau en fumant leur pipe. Après avoir écouté, un moment, leurs histoires du passé, les enfants de chœur gambadaient autour d'eux. Mais, quand le bedeau se levait pour aller sonner les cloches, ils s'empressaient de le suivre pour le seconder dans sa tâche. Accrochés au câble, ils le tiraient de toutes leurs forces et ne manquaient pas de se laisser soulever par lui dans les airs pour mettre fin à la sonnerie. Ils se rendaient ensuite à la sacristie pour revêtir soutane et surplis, allumer les cierges et préparer l'encensoir. De l'embrasure de la fenêtre, ils épiaient l'arrivée du corbillard pour la signaler au célébrant. A cette même fin, deux d'entre eux s'avisèrent de monter au clocher, munis de chandelles, avant la venue du corps de feu Irénée Langevin dont l'inhumation devait avoir lieu au cimetière local, après le chant du « libera ». On attribue à ces enfants de chœur l'incendie qui consuma l'église en 1922, ne laissant debout que les quatre murs. Une hypothèse divergente a cependant été avancée sur les origines de cette déplorable catastrophe, de sorte que le mystère subsiste encore, jusqu'à ce jour. L'église fut restaurée dans son état primitif, en autant que possible.

Au mois de mai, tous les enfants de la paroisse devaient se réunir à l'église pour le catéchisme prépa-

ratoire à la première communion. Cette coutume fournissait aux jeunes du village une excellente opportunité de fraternisation avec ceux des rangs et du bord de l'eau. L'église se transformait alors en véritable école avec le bruit et l'animation qui accompagnent les ébats de l'enfance.

On les convoquait aussi pour le sacrement de confirmation que l'évêque administrait durant sa visite pastorale. C'est en cette occurrence que se produisit un pénible incident bien digne de mention. Deux fillettes, jouant à la cachette, se dissimulèrent derrière une pile de planches, quand un gamin, qui s'y était hissé, la fit s'écrouler sur elles. Sur-le-champ, on retira l'une d'entre elles, le bras fracturé. Ce n'est qu'après un moment que l'on constata l'absence de la deuxième. En toute hâte, on se remit à l'oeuvre pour la dégager de l'amas oppresseur. On réussit avec peine à la sauver car sa figure était déjà bleuissante d'asphyxie. Tout éploré, le curé courut au pied de l'autel de la Vierge lui présenter la plus ardente supplique de sa carrière sacerdotale. La petite victime resta entre la vie et la mort pendant quelques jours, si bien que l'évêque, profondément touché de son malheur, se fit un devoir de se rendre à son domicile pour lui conférer le sacrement de confirmation. Ces deux fillettes embrassèrent plus tard la vie religieuse dans des congrégations différentes.

Clergé de Saint-Charles-sur-Richelieu
de 1900 à 1916

Curé M. le chanoine J.-Solyme Taupier de 1886 à 1921

Vicaires :

M. l'abbé Joseph, Ephrem, Horace Lemonde
de 1900 à 1903

M. l'abbé Joseph, Napoléon Poirier de 1902 à 1903

M. l'abbé Rémi Guertin de 1903 à 1905

M. l'abbé Onésime Paulhus de 1905 à 1913

M. l'abbé Albert Ducharme de 1913 à 1916

L'ÉCOLE ET LE COUVENT

Avant le grand feu de 1906, l'école du village terminait la rangée de maisons situées sur le côté droit de la rue Union, en direction de Saint-Hyacinthe. Cet édifice d'aspect imposant logeait à l'étage l'instituteur et sa famille. La cour de récréation, assez restreinte, s'étendait sur le flanc et à l'arrière de l'école. Au fond, se trouvait l'indispensable cabinet d'aisance, perché sur une base d'environ cinq pieds de hauteur. Les filles se tenaient ordinairement sur l'espace longeant l'école tandis que les garçons occupaient l'arrière-plan. L'étroitesse du lieu ne permettait aucun jeu d'envergure : il fallait se contenter de jeux plus ou moins stationnaires. Tous, étant externes, n'avaient d'ailleurs que peu de temps à consacrer aux sports.

Le maître d'école que j'ai connu approchait la cinquantaine; il avait fait des études classiques complètes au séminaire de Saint-Hyacinthe et possédait amplement les qualifications requises par sa charge de directeur d'une école modèle. Deux demoiselles l'assistaient dans l'enseignement du cours élémentaire. Les élèves, garçons et filles, suivaient ensemble les mêmes cours, tout en étant groupés, selon le sexe, d'un côté ou de l'autre de la pièce. Chacun des deux cours, modèle et élémentaire, avait sa salle de classes distincte, séparée par un mur solide : les deux étant reliées toutefois par une porte à deux battants.

Le nombre total des écoliers atteignait probablement la centaine. Ils venaient non seulement du village



Couvent bâti en 1907; démoli pour faire place à l'école actuelle.

mais aussi de ses abords et de la hauteur du coteau qui n'avait pas d'école en propre. Les jeunes filles désireuses d'obtenir leur diplôme modèle en vue d'entrer à l'école normale devaient nécessairement fréquenter l'école du village, la seule qualifiée pour décerner ce genre de diplôme. Aussi, il en venait même de paroisses étrangères. On apprenait le *Petit Catéchisme de Québec* avec diligence et le manuel de lecture avait pour titre *Le Devoir du Chrétien*. Le maître d'école s'intéressait à la piété de ses disciples : il recommandait, en particulier, la réception de la sainte communion neuf fois de suite, les premiers vendredis du mois, conformément aux promesses faites à sainte Marguerite-Marie Alacoque par Notre-Seigneur.

Tout paternel qu'il fût, il maintenait la discipline avec fermeté recourant parfois aux coups de règle pour la renforcer. Un mauvais garnement, habitué du châtiment, prétendait qu'en se frottant les mains avec de la résine, il atténuait notablement la douleur. En rapport avec cette pratique disciplinaire, un des commissaires se présenta un jour en classe portant en main une bande de cuir munie d'une poignée et nous dit : « Je vous apporte ce martinet qui désormais vous tiendra lieu de règle, car la règle fait trop mal et pas assez mal . . . » Embarrassé dans son discours, il y mit fin abruptement nous laissant le soin d'interpréter sa pensée qui devait être la suivante : « La règle de bois, sans causer grande douleur, pouvait causer des lésions tandis que le martinet pouvait causer plus de douleur sans infliger de lésions. »

Quand je fus admis au cours supérieur, le maître m'installa sur un banc à part des autres, en compagnie de quatre écoliers plus âgés que moi. Avec un brin de malice, on désignait couramment notre banc comme celui des marguilliers.

Un bon matin, la classe venait à peine de commencer quand la porte s'ouvrit soudain pour livrer passage à une demoiselle de haute stature qui s'écria en interpellant une des filles du cours : « X... Ton père vient de mourir ». Cette annonce aussi lugubre qu'inattendue ne manqua pas d'émouvoir vivement et l'orpheline et ses compagnons d'études.

Au moins une fois par an, les élèves voyaient apparaître un personnage grisonnant et manchot : c'était l'inspecteur régional en tournée officielle. Instituteurs et étudiants l'accueillaient avec une crainte révérentielle manifeste, car son rapport sur la marche des études était de nature à affecter les enseignants encore plus que les enseignés.

La gent écolière craignait moins les examens oraux de fin d'année présidés par monsieur le curé et les commissaires dont quelques-uns avaient plus de bonne volonté que de compétence. Cette épreuve décisive était suivie de près par la distribution solennelle des prix, dont la fastidieuse nomenclature les faisait se trémousser d'impatience. N'en pouvant plus, un loustic, placé derrière le lecteur, fit le geste de tourner une manivelle dans son dos, à l'instar d'un joueur d'orgue de barberie, pendant que les copains rangés sur le théâtre étouffaient de rire.

Toujours friands de fête et de congés, les jeunes attendaient avec impatience le jour de la Sainte-Catherine. Durant l'après-midi, la salle de classe se transformait en confiserie. On posait sur le poêle une vaste marmite remplie de melasse que l'on faisait bouillir et épaissir suffisamment pour l'étirer et la changer en succulent bonbon doré. Le régal était accompagné de chants et de sauteries.

Durant les années 1904 et 1905, une guerre éclata entre la Russie et le Japon. Bien que âgés de huit ou

neuf ans au plus, les écoliers s'y intéressaient fort et prenaient parti pour la Russie, moins un qui se rangea du côté du Japon. Etonnés et vexés par ce choix contraire au leur, ses compagnons lui appliquèrent le sobriquet de Japonais, qu'il porta longtemps en dépit de la victoire épatante de ses héros.

Par un jour de grand vent, un bambin pressé par la nécessité avait déjà gravi les degrés de l'escalier et entrouvert la porte du cabinet d'aisance quand une rafale poussa violemment la porte et envoya au sol le petit qui n'avait pas lâché prise. Heureusement, il en fut quitte pour son émotion et quelques éclaboussures. Il se souvient d'une autre aventure qui aurait pu tourner bien plus mal encore lorsqu'un grand élève le fit tomber par exprès sur des brandons encore fumants au milieu de la cour. Tout plein d'émoi, le gamin se dirige vers l'évier de l'école pour s'y laver les mains et le visage; il ouvre la bouche devant le miroir et constate avec terreur que tout l'intérieur est violet. Un moment, il se croit asphyxié. Il se souvient alors qu'il a mangé du raisin au repas du midi et sa panique fait place au calme que lui avait enlevé le geste stupide d'un aîné.

Tout fonctionnait normalement à l'école du village quand, au mois d'octobre 1906, le grand feu prit naissance en ce spacieux édifice et le réduisit en cendres, une vingtaine d'années après sa construction.

La commission scolaire ne pouvait laisser les enfants sans école : une fois remise des contrecoups de la conflagration, elle décida de la réorganiser dans l'unique bâtiment disponible : l'Institut municipal. Cette maison, d'une seule pièce, n'était rien moins que luxueuse, mais pouvait, à la rigueur, héberger tous les écoliers. Pour les garantir du froid de l'hiver, les commissaires la firent lambrisser et la divisèrent en trois sections au moyen de rideaux d'étoffe.

Après un mois d'interruption, les cours reprenaient, mais sous une nouvelle direction. Entre-temps, les notables du village étudiaient le rétablissement régulier de l'école municipale et conçurent le projet de la confier à des religieuses. Approuvé de façon presque unanime par la population, son exécution fut remise aux soins de l'autorité ecclésiastique qui sollicita et obtint le concours des Soeurs de la Présentation de Marie de Saint-Hyacinthe.

Etant donné que le service religieux d'une communauté de soeurs exigeait la proximité de l'église et du presbytère, il fallait changer la location de l'école. A cette fin on acheta et débroya un terrain occupé par une fromagerie abandonnée peu distante de l'église. Sans tarder, on commença l'édification du couvent : une bâtisse revêtue de briques, comportant sous-sol, rez-de-chaussée, et deux étages, le tout surmonté d'un clocheton. A l'automne de 1907, les soeurs prenaient charge de l'école municipale tout en ouvrant un pensionnat pour filles. Le cours des pensionnaires était totalement séparé de celui des externes.

On disposa, dans l'allée centrale de l'église, deux rangées de prie-Dieu pour les accueillir. C'était un spectacle édifiant que celui de les voir arriver en procession, sous la conduite des Soeurs, et assister à la sainte messe, avec piété et recueillement. En le contemplant, les paroissiens se rendirent compte de l'élément d'ordre et de dignité que la présence des religieuses apportait au monde écolier et augurait favorablement pour la formation des futures mères de famille. Au pensionnat, les élèves portaient un costume obligatoire et revêtaient les insignes propres aux diverses congrégations récemment établies.

Cette première année du nouveau régime scolaire accusa une amélioration notable dans la piété, la disci-

pline, le langage et la civilité des élèves tant pensionnaires qu'externes.

La bénédiction de la cloche extérieure du couvent, en l'église paroissiale, suscita la visite de l'évêque et fut suivie d'une réception solennelle, au couvent, avec présentation d'une adresse, chants et callisthénie.

En préparation à la fête patronale de la Présentation de Marie, monsieur le vicaire vint prêcher un jour de récollection et, le lendemain matin, pensionnaires et externes assistaient conjointement à une messe accompagnée de chants pieux, dans une chapelle artistiquement décorée. Dans l'après-midi, les externes se rendirent nombreux écouter le récit de *Peau d'Ane* et d'autres contes fait par une talentueuse narratrice, puis, se régaler de bonbons.

A la suggestion des Soeurs, plusieurs élèves récitèrent les mille Ave, pratique pieuse à accomplir en la soirée qui précède la messe de minuit et qui est réputée efficace pour l'obtention de faveurs exceptionnelles. L'un d'entre eux est en mesure de témoigner qu'il a été exaucé par l'Enfant-Jésus.

Les organisatrices du bazar annuel sollicitèrent le concours des enfants pour les représentations théâtrales. De bonne grâce, les Soeurs entreprirent la tâche d'exercer les petits figurants dans diverses pièces et tableaux vivants.

On peut croire que l'influence du milieu spirituel ne fut pas étrangère à l'éclosion et à l'efflorescence de quatre ou cinq vocations à la vie religieuse, parmi les filles de l'année inaugurale du Couvent.

Concluons ce chapitre par une note historique tirée de l'histoire de Saint-Hyacinthe par Mgr C.-P. Choquette :

« La cloche intérieure qui annonçait le commencement et la fin des exercices communautaires fut vendue à l'encan des meubles des seigneurs Débartzch et Kierkoski de Saint-Charles et achetée par l'instituteur du temps, M. Noé Gervais, qui s'en servit pendant les dix-huit années de son directorat. A l'ouverture du couvent, il lui en fit don : c'est ainsi que cette cloche chargée d'ans et de souvenirs continua, longtemps encore, à régler la vie écolière de plusieurs générations des enfants de Saint-Charles. »

INSTITUTEURS ET INSTITUTRICES
de Saint-Charles-sur-Richelieu de 1900 à 1916

Laïcs : Ecole du village, avant le feu de 1906

Instituteur : M. Pierre Meunier à 1906

Institutrices : Mlle Moquin
Mlle Laflamme
Mlle Dorila Bourque

Ecole de l'Institut 1906-1907

Institutrices : Mlle Gadbois
Mlle Saint-Onge
Mlle Rose-Alba Rémi
Mlle Malvina Rémi

Couvent : Soeurs fondatrices de la Présentation de
Marie en 1907

Directrice : Soeur Saint-Guillaume
Soeur St-François-Xavier : Pensionnat
Soeur Ste-Angéline : Pensionnat
Soeur Marie, St-Isaïe : Ecole municipale
Soeur Marie-Armance : Ecole municipale
Soeur Ste-Agnès-de-Jésus : Ecole munic.
Soeur Saint-Félicité, cuisinière

LES MAGASINS

Les trois magasins généraux du village de Saint-Charles étaient suffisamment fournis pour subvenir aux besoins ordinaires de la population. Outre les épices courantes on y trouvait chaussures, vêtements, fourrures, meubles, livres de classe, remèdes populaires ainsi que les articles indispensables de mercerie et de papeterie. Deux ou trois commis étaient constamment au service des clients. Les marchandises provenaient en grande partie de Montréal et s'expédiaient par voie maritime, en été, et par voie ferrée, en hiver, jusqu'aux gares voisines de Saint-Hilaire ou de Sainte-Madeleine, d'où on les acheminait à Saint-Charles, en traîneau.

Les marchands se faisaient aussi acheteurs de certains produits locaux qu'ils écoulaient sur le marché de la métropole : foin, avoine, oeufs, sucre et sirop d'érable. Les emplettes arrivaient empaquetées dans des caisses de bois solidement clouées. Quant aux fourneaux et aux meubles on les encadrait de bois après les avoir réduits à leur plus simple format. La première opération consistait à déballer les marchandises à les remonter au complet, s'il y avait lieu, puis à les étiqueter et à les étaler pour la vente. La melasse, le vinaigre expédiés en tonneaux étaient déposés au sous-sol ou dans l'arrière-boutique; le kérosène livré par camions-citernes se transvidait dans un réservoir métallique placé à l'extérieur du magasin, mais communiquant avec lui par conduit spécial, muni de robinet.

Suivant un antique usage, quelques spécimens des marchandises saisonnières étaient exhibées sur la devanture durant le jour et mis en sûreté pour la nuit. Tantôt c'étaient des fourrures, tantôt des instruments aratoires ou autres articles d'utilité courante.

L'abondance et la variété des assortiments attiraient de nombreux clients des paroisses environnantes : Saint-Marc, Saint-Denis, Saint-Antoine, Saint-Hilaire, La Présentation et jusqu'à Sainte-Théodosie. Ces étrangers attachaient leur cheval sous des abris aménagés à leur intention. En hiver, ils prenaient soin de le couvrir d'une « robe de carriole », pour le préserver du refroidissement. La prudence l'exigeait ainsi car les emplettes multiples n'allaient pas sans minutie dans le choix, ni insistance dans le marchandage. La discussion s'engageait parfois dans le règlement des comptes. Un mécontent s'emporta jusqu'à vouloir frapper le marchand. Celui-ci, par un vif mouvement de côté, esquiva le poing qui s'enfonça dans le carreau vitré de la porte. Gravement blessé à la main, l'assaillant jugea opportun de mettre fin à son attaque. Ordinairement peu pressés, les clients prenaient place sur le banc qui longeait la fournaise afin d'échanger quelques propos sur les événements récents.

Le soir, le magasin restait ouvert pour accommoder les rares villageois qui s'y présentaient sans autre motif que de faire la causette et entendre les rentiers vieillissants rapporter les faits du passé. Plus d'un narrateur était enclin à enjoliver les choses, à l'instar de celui qui, revenant de Saint-Hyacinthe en un temps record, avait mis son cheval « à l'herbe » au coeur de l'hiver.

Au plus tard, à neuf heures, le maître des lieux levait séance et chacun se dirigeait vers son logis pendant que les employés fermaient les solides contre-

vents, verrouillaient la porte de devant par l'intérieur et cadennaient celle de derrière.

En dépit de ces mesures de sûreté, deux voleurs réussirent à pénétrer dans le magasin, à la faveur des ténèbres. L'un d'eux, ayant déjà travaillé dans les alentours, connaissait suffisamment les êtres pour utiliser une longue échelle garée à proximité. Ils s'en servirent pour forcer la petite fenêtre du grenier. Après s'être vêtus de neuf, des pieds à la tête, ils emballèrent d'amples provisions. Pour leur malheur, un passant aperçut l'échelle suspecte et courut avertir le propriétaire. Celui-ci s'empressa d'aller réclamer le fusil qu'il avait prêté à son gendre et se rendit au domicile de son neveu lui demander main-forte. Armés tous deux, ils se postèrent aux issues du magasin. Le propriétaire qui s'était réservé celle du devant y remarqua une faible lueur et agita le loquet de la porte. La lumière s'éteignit aussitôt, l'assurant ainsi de la présence des malfaiteurs qui ne tardèrent pas à sortir. Le fusil à l'épaule, il les somma de s'arrêter, mais après un moment d'hésitation, ils prirent la fuite. Un coup tiré en l'air ne servit de rien : le marchand aurait pu les abattre d'un second coup, mais il eut pitié d'eux et ne voulut pas prendre le risque de blesser quelque passant attardé dans la rue principale, car c'était une nuit des quarante-heures où les veilleurs se relayaient devant le Saint-Sacrement.

Pris en flagrant délit, les voleurs ne purent emporter rien autre que leur habillement neuf. On retrouva intacts les deux lourds ballots qu'ils avaient préparés. La police du chef-lieu de Saint-Hyacinthe, alertée à la pointe du jour, vint faire l'enquête au cours de l'après-midi et identifia les vêtements abandonnés comme étant ceux de deux prisonniers évadés la veille de la prison du comté. Deux jours après, ils furent

capturés aux abords de Saint-Jean d'Iberville et de nouveau incarcérés.

Par la suite, le propriétaire confia la garde des lieux à un chien danois assez gros pour terroriser les mécréants éventuels.

Faute de banque locale, les marchands devaient recourir au service postal pour transmettre les sommes dues aux créanciers de Montréal. Un commis distrait, ayant omis de faire recommander l'envoi de \$200.00, livra ce beau montant à la cupidité des employés des postes, sans espoir de récupération. Il faudrait multiplier par dix la valeur de cette perte pour l'ajuster à la valeur actuelle de notre monnaie.

On peut difficilement parler de maisons de commerce sans mentionner ces personnages indispensables qui y faisaient leur apparition à époques fixes : les commis-voyageurs. Toujours souriants, ils vendaient avec éloquence la valeur de leurs marchandises jusqu'à ce qu'ils aient pu soutirer quelque commande. En cas d'insuccès, ils savaient dissimuler leur déconvenue en remettant l'aubaine à plus tard.

LE CLOS DE BOIS

Avec son clos de bois, l'un des trois commerçants de Saint-Charles pourvoyait à l'habitation, cet autre besoin essentiel de la population, en mettant à sa disposition planches, madriers, colombages, bardeaux, lattes et piquets de cèdre : tous les spécimens du matériau le plus en vogue, en ce temps-là.

Cet enclos, situé à la sortie du village, était coupé par la route du bord de l'eau qui mène à Saint-Denis. Tout au début, on y apercevait les vestiges d'une maison de pierre qui avait servi d'entrepôt de cercueils. Ce site fut déblayé dans la suite pour faire place à un abri ouvert comme pendant d'un hangar où l'on rangeait les lattes et le bois choisi plus exposés au vol. Le reste du terrain était occupé par des piles de planches aux dimensions diverses. Du côté de la rivière, on tenait en réserve les pièces d'un quai ou pont démontable utilisé pour le débarquement du bois qui arrivait par eau. Chaque année, au commencement de l'été, le remorqueur, *Rodolphe*, remontait le Richelieu, traînant à sa suite une barge remplie à capacité, du matériau de construction.

L'arrivé et le déchargement de cette cargaison produisait un branlebas notable dans la localité. Dès l'annonce de l'envoi, une équipe aguerrie remettait en place le débarcadère tandis qu'on mobilisait une quinzaine de débardeurs pour le transport à bras et l'empilement des planches. A cette fin, on relançait tout ce que le village pouvait recéler de chômeurs et de ren-

tiers encore valides. Il était déjà neuf heures du matin quand le maître du chantier manda ses deux garçons à la recherche d'un pauvre hère atteint de surdité et habitant un taudis vétuste. Après avoir vainement frappé à la porte, ils scrutent l'intérieur du logis à travers les carreaux poussiéreux des fenêtres, ils l'aperçoivent enfin couché sur son grabat et sommeillant encore. A force de battre les vitres, ils le tirent de son sommeil et le voient descendre du lit vêtu d'une chemise qui lui couvre à peine les cuisses. Fort amusés du spectacle, les gosses crient et gesticulent pour transmettre leur message. La réponse fut favorable mais fort lente, comme d'habitude, quant à son exécution.

L'opération du déchargement devait s'effectuer rapidement : aussi la file des débardeurs ne cessait d'aller et de venir, pendant deux ou trois jours bien remplis. Toujours présent, le maître du chantier assignait l'endroit approprié aux différentes classes de bois ; il faisait poser sur le sol d'épais travers pour empêcher l'action de l'humidité sur le matériau et assurer à l'empilement une base solide ; il pourvoyait également à son aération en plaçant des lattes entre chaque rang de planches.

Le débardage accompli en majeure partie, à Saint-Charles, se complétait à Saint-Marc à cause des nombreuses commandes livrables aux clients de cette paroisse-là. Le *Rodolphe*, mis de nouveau sous vapeur, touait la barge au quai du village puis, à celui des Vary, en face de l'Ile-aux-cerfs. Deux jeunes, enchantés du tour de bateau, accompagnaient les débardeurs, avec mission de compter les piquets de cèdre et les caisses de bardeau assignés aux divers acheteurs.

Pendant leur travail, à Saint-Charles, les débardeurs furent témoins d'un incident comique qui aurait bien pu prendre une tournure tragique, sans la chance

favorable dont bénéficia son héros. Celui-ci, souffrant de grave surdité, cheminait sur la route qui traverse le clos de bois, sans entendre la calèche du docteur qui avançait rapidement, tirée par une imposante jument. Prévoyant le malheur imminent, les témoins hélèrent à pleins poumons le piéton insensible à leurs cris. La bête poursuit sa course sans dévier le moindrement et applique un vigoureux coup de sabot au derrière du malheureux et l'envoie par les airs retomber sur le bord du chemin. Il semble que la surprise ait été plus grande que le mal, car la victime reprit bientôt sa marche si fâcheusement interrompue.

Par exception, un lot de madriers fut expédié via Beloeil et disposé en forme de radeau sur les eaux du Richelieu. Le courant suffisait à amener le bois au quai du commerçant sous la surveillance d'une équipe montée en bac.

Un gamin, attiré par ce radeau insolite, profita de l'absence du personnel pour y descendre. Il s'agrippe au bord du quai, met la pointe de ses pieds dans les interstices puis commence l'opération. Malheureusement son pied glisse au dehors et l'imprudent tombe à l'eau jusqu'à la ceinture : ses doigts solides n'ont point lâché prise et lui ont sauvé la vie. Trempé, penaud et craignant la réaction du père, l'enfant s'expose au soleil durant le reste de l'avant-midi. La chaleur corporelle aidant, il peut rentrer au foyer pour le repas du midi sans attirer l'attention sur sa mésaventure dont il garda le secret jusqu'à ce jour.

Il va sans dire que le clos de bois resta toujours un lieu de prédilection pour les marmots du voisinage : il était si propice au jeu de cache-cache et à l'alpinisme en miniature.

L'ENTREPOT À GRAIN

Bien que l'activité commerciale de Saint-Charles ait déjà été signalée plus haut, il convient de revenir sur un des aspects de ce négoce, à cause de son importance particulière. Il s'agit de l'avoine qu'un des marchands locaux expédiait à New-York en grandes quantités pour y nourrir les chevaux qui trainaient les tramways, antérieurement à l'avènement de la traction électrique.

Ces cargaisons étaient acheminées à la métropole américaine par la voie du Richelieu, du canal Saint-Jean, du lac Champlain et de la rivière Hudson. La disparition des chevaux du transport public de New-York porta un rude coup au commerce local de l'avoine mais l'entrepôt, construit expressément pour lui, survécut longtemps après et ne manquait pas d'attirer l'attention par ses dimensions imposantes.

Le bâtiment principal atteignait une soixantaine de pieds de longueur par une trentaine de largeur et s'élevait à soixante pieds de hauteur environ. Placé naturellement sur la berge, il avait fallu corriger la déclivité du terrain par un remblai et un mur et soutènement considérable, puis construire un quai en eau profonde pour faciliter l'accostage des navires. Tout à côté du corps principal, bien que séparée de lui se dressait la chambre de chauffe pour le moteur à vapeur, sa chaudière et sa pompe. En considérant la disposition intérieure du bâtiment et le matériel roulant fort bien conservé, il était facile de retracer les diver-

ses opérations nécessaires au transbordement de l'avoine depuis les voitures jusqu'à la cale des barges en partance pour le marché de New-York.

Tout d'abord, les véhicules chargés de sacs défilaient devant le vestibule surélevé destiné à les recevoir. Là, ils étaient vidés dans un vaste récipient posé sur une balance pour en effectuer la pesée. Le grain tombait ensuite dans un puits aux parois inclinées de façon à l'acheminer vers les godets d'une courroie qui le montait au sommet de l'édifice pour le déverser dans une espèce d'entonnoir giratoire servant à le diriger vers un des compartiments de l'entrepôt, au gré de l'opérateur.

A l'heure du chargement, des wagonnets posés sur rail, au rez-de-chaussée, passaient sous les bouches des compartiments situés à l'étage pour faire le plein, puis étaient poussés au-dessus des barges pour y laisser choir leur contenu.

Il va sans dire que l'entrepôt avec son ensemble mécanique piquait vivement la curiosité des jeunes; ses compartiments se prêtaient admirablement à leur jeu de cache-cache. Volontiers, ils gravissaient les escaliers rudimentaires qui conduisaient au sommet de la bâtisse pour y contempler le magnifique panorama qui s'étalait à leurs regards : la rivière et ses rives parsemées d'habitations plus ou moins dissimulées par la verdure. Les wagonnets étaient réanimés pour faire la promenade à l'intérieur du bâtiment; le moteur même fut remis en mouvement pour une besogne de polissage. Alors qu'ils étaient à l'oeuvre, les deux écoliers virent approcher deux bonnes soeurs, leurs anciennes institutrices. Affaire de rigoler, ils se mirent à faire crier le sifflet de façon frénétique pour les saluer au passage. Loin de se déconcerter, les religieuses, soupçonnant sans doute quelque espièglerie, traversèrent lestement la rue et vinrent prendre au piège

les garnements en flagrant délit. De part et d'autre fusèrent les éclats de rire, mais les jeunes semblèrent réaliser que parfois est pris celui qui croyait prendre.

Pendant plusieurs années, l'entrepôt et son quai furent le rendez-vous des baigneurs du village qui y trouvèrent leur profit soit pour se dévêtir soit pour effectuer leurs plonges.

Etant passé en d'autres mains, cet entrepôt fut démoli par son nouveau propriétaire, désireux de jouir pleinement de la vue pittoresque du Richelieu.

L'AQUEDUC

Les gens de Saint-Charles désignaient sous le nom d'aqueduc, non seulement la canalisation de l'eau, mais aussi la construction étroite et altièrre qui abritait la pompe et la cuve et se couronnait d'un énorme moulin-à-vent. Dès qu'il parut sur le marché, un moteur à essence fut installé pour suppléer au moulin-à-vent dans les périodes d'accalmie ou à l'occasion d'incendie, où le manque d'eau eût causé des désastres incalculables.

Situé au centre du village, l'aqueduc dominait les maisons environnantes de plusieurs coudées, pour mieux prendre le vent. La roue du moulin était constituée de lames de bois placées en biais et disposées en forme d'éventail autour de l'essieu; un plan vertical lui faisait pendant et servait à orienter la roue face au vent.

Sur la fin d'un après-midi d'été ou d'automne, un vent terrible se déchaîna sur la région imprimant au moulin une giration folle et vertigineuse, sans que rien ne put la freiner. Les palettes ne pouvant plus résister à la force centrifuge se mirent à voler dans toutes les directions, tombant au sol avec fracas, tout en menaçant dangereusement gens et habitations. Après que le calme se fut rétabli, il ne restait plus du moulin que sa monture squelettique. De toute nécessité, il fallait le démonter et le descendre à terre. Là seulement, il nous apparut dans sa véritable dimension que la hauteur nous avait jusque-là dissimulée. On en profita

pour substituer le métal au bois et choisir un appareil moderne dont la queue se repliait automatiquement sur la roue quand le plein était fait.

Gardien à la fois, le propriétaire consacrait presque tout son temps à l'entretien et au bon fonctionnement du moulin. Il devait avoir l'oeil au niveau de la cuve et mettre le moteur en mouvement lorsqu'il descendait dangereusement; il devait assurer le bon état de la canalisation en luttant contre l'usure, le gel et les déplacements souterrains. Creuser six pieds sous terre pour remplacer un tuyau défectueux ou faire fondre le bouchon de glace qui en obstrue le débit n'a rien de plaisant. Dans les temps chauds et secs, il surveille activement les jardiniers pour qu'ils ne cèdent point à la tentation d'arroser leur potager à ses dépens. Conformément aux instructions du père de famille, il nous arrivait d'abreuver les plants de tomates au moyen d'un boyau, quand survenait inopinément le gérant de l'aqueduc. D'un mot bref il nous intimait l'ordre de couper court à l'arrosage, quitte à semoncer le maître de la maison à la prochaine rencontre.

Un problème aigu se posa à lui, lors de l'édification du couvent : le niveau de la cuve étant inférieur à celui des étages supérieurs de cet édifice. Il fut obligé d'augmenter la pression par pompe foulante pour l'amener au réservoir aménagé sous le campanile. En conséquence, les tuyaux peu résistants crevèrent en quelques endroits.

A cette époque-là, on consommait l'eau de la rivière telle quelle, sans filtre ni traitement chimique. Un conduit spécial l'acheminait à la cuve où elle déposait ses impuretés. Il convient de faire remarquer que pour lors, l'onde du Richelieu était relativement saine ou que les usagers s'étaient immunisés contre ses microbes et bactéries. En fait, la population demeurait exempte d'empoisonnement ou d'épidémies.

Dans le cours du temps, l'aqueduc, cet édifice caractéristique des villages d'autrefois, disparut pour faire place à un système de filtrage et de service central pour la région.

LA BOULANGERIE

Tout auprès de l'aqueduc fonctionne un service public non moins essentiel au bien-être de la population villageoise : la boulangerie. Elle occupe l'arrière d'une des plus anciennes maisons du village, à l'angle de la rue principale et de celle qui aboutit à la rivière. A part la boulangerie, le côté de la maison a abrité successivement une cantine, une boutique de tailleur et peut-être autre chose encore. Une clochette surmonte la porte de la boulangerie et avertit les gens de la maison de la présence de clients occasionnels.

Attirés par l'arôme qui émane du four à pain et embaume le voisinage, les enfants s'introduisent hardiment dans la boulangerie pour y observer les diverses opérations de la panification. Leur curiosité enfantine est légitimée par l'intuition qu'ils ont de l'importance de cet aliment vital consommé à l'état naturel ou sous forme de rôties, de panade, de sandwiches, de pudding ou de beurrées enrichies de sucre d'érable, de mélasse ou de confitures. Ils comprennent suffisamment ce qu'on leur a dit et répété que le manque de pain signifie pauvreté, misère et mort.

En entrant, ils aperçoivent au fond de la vaste pièce le four à pain et son foyer : à droite, le pétrin que le boulanger remplit de farine, d'eau et de levain, ensemble qu'il malaxe longuement et abandonne ensuite à la fermentation. Après une attente d'environ deux heures, il taille à même cette masse liante des pâtons

qu'il dépose sur la table en attendant de les enfourner au moyen de sa pelle à long manche.

Le boulanger profite du répit que lui laisse la cuisson pour reprendre haleine et essuyer les sueurs qui inondent son front et ses membres, car l'atmosphère dans laquelle il accomplit sa tâche doit être au moins tiède, s'il veut que la fermentation réussisse.

La cuisson terminée, le boulanger s'arme de nouveau de sa longue pelle pour retirer du four les pains brûlants et parfumés; il les met sur la table, en vue du ressuage.

Après six heures de refroidissement, le pain est prêt pour la consommation; le boulanger l'emmagasine alors dans la panetière en attendant les clients éventuels.

Bien que les campagnards, pour la plupart, aient conservé le four traditionnel, aux abords de la demeure, plusieurs d'entre eux abandonnent la panification aux soins du boulanger et comptent sur lui pour leur approvisionnement. Celui-ci doit donc ajouter à sa tâche spécifique celle de faire la tournée régulière des rangs de la campagne, dans sa voiture de livraison.

En vue de faciliter le paiement du pain, le boulanger émet des bons de demi et de quart de pain de couleur distincte. Ce système s'avère particulièrement sûr et commode quand les enfants sont chargés d'aller quérir le pain de la famille.

Cette pratique me rappelle un incident tragico-comique survenu à un gamin de sept ou huit ans. Les bras remplis de pains, il aperçoit son chien en pleine course avec le colley du voisin, le long de la rue principale. Bien décidé à faire triompher son chien, il se met en travers de la route du colley. Mal lui en prit, car le coursier poursuivit sa marche sans dévier le

moindrement et fit sauter en l'air le petit intrus, projetant ses pains à droite et à gauche. Un passant charitable accourt le relever et refaire sa brassée de pains empoussiérés. Sans se demander lequel a gagné la course, le gamin rentre penaud au foyer et raconte à sa mère mi-rieuse sa triste aventure.

Pour plaire à ses clients, le boulanger confectionnait de temps à autre des brioches agrémentées de raisin ou d'anis. De plus, il leur permettait de cuire au four leur pot de haricots, chaque samedi soir. Cette cuisson lente et douce donnait au légume assaisonné de lard et de melasse une consistance et une saveur incomparables. Aussi les habitués ne manquaient jamais de se procurer cette jouissance gastronomique.

LA BOUCHERIE

C'est aujourd'hui vendredi, jour de boucherie. De bonne heure, nous sommes tirés du sommeil par les cris déchirants d'un porc qu'on égorge, chez le boucher, notre voisin. Quand l'opération se fait à une heure plus tardive, les gamins du village résistent difficilement à l'envie d'y assister. Ils considèrent avec intérêt les péripéties du drame qui se déroule dans la cour enclose entre la résidence et l'étable. Tout d'abord, les tueurs lient les pattes de l'animal, le renversent sur le sol et, à quatre, s'efforcent de l'immobiliser. Sans supprimer totalement les secousses, ils réussissent à les atténuer suffisamment pour permettre au boucher de planter son couteau droit au cœur de la victime. Celle-ci continue de geindre pendant que son sang coule et que sa résistance faiblit jusqu'à épuisement complet. Accroupie à portée de la saignée, la bouchère recueille dans un récipient le rouge liquide destiné à la confection du boudin. Un chien, les yeux brillants, les oreilles à pic et la bave aux babines, suit attentivement la scène, dans l'attente de quelque reliquat. En un deuxième temps, on roule le porc dans un violent feu de paille pour le débarrasser de son poil. Si quelque touffe revêche a échappé à l'incinération, un assistant s'en défait au moyen d'une gerbe de paille enflammée. De la cour, on porte ensuite l'animal à la boutique pour l'éventrer et en extraire les parties utilisables : le foie, les rognons pour la consommation, les tripes pour la confection du boudin et la vessie pour la blague à tabac. La tête sera transformée en

fromage appétissant. Impatients, les gamins ont déjà réclamé les oreilles et la queue dont ils sont si friands et qu'ils croquent avidement en dépit de l'acre relent de fumée qui les assaisonne.

Outre la chair de porc, le menu des villageois comporte également, sinon davantage, la viande de bœuf. Le boucher le sait fort bien et se fait un devoir de la leur procurer. Longtemps d'avance, il a introduit dans son étable un bœuf ou une vache pour les engraisser, s'il en est besoin. A l'heure fatidique, il attache solidement l'animal, puis, secondé par quelques aides, il le conduit à l'abattoir. Averti par son instinct, du danger qui le menace, le bovin refuse d'avancer : ce n'est qu'en lui tordant la queue qu'on finit par l'amener au lieu de l'exécution. Là, on passe par un anneau fixé au plancher la corde du museau afin d'incliner la tête au sol. Dès que la position est jugée propice, le boucher assène de vigoureux coups d'assommoir sur le front de l'animal jusqu'à ce qu'il tombe inanimé. Malheur à l'exécuteur des hautes œuvres si ses coups ne portent pas juste, car l'animal furieux peut, dans un suprême effort, rompre ses liens et se retourner contre ses bourreaux et les encorner sans merci.

Après la saignée finale, la victime est suspendue dans toute sa longueur pour faciliter l'écorchement et l'extraction des viscères. Les rebus sont jetés sur le tas de fumier où les chiens les dévorent : sinon, ils pourrissent sur place, sans égard pour l'odorat et la salubrité des voisins. Les quartiers sommairement débités sont alors transportés à l'étal pour la vente qui a toujours lieu, l'après-midi du jour même.

Les clients bien au fait de l'ouverture du marché s'empressent d'y arriver, panier au bras, tout désireux d'être servis les premiers. La qualité et la quantité varient selon le nombre et l'aisance des familles. Celles-

ci doivent s'approvisionner pour une semaine entière, car, faute de réfrigérateur, l'étal n'ouvrira ses portes que le vendredi suivant. Il revient à chacun d'assurer la conservation de la précieuse denrée. Certains la confieront à la glace qu'ils ont emmagasinée, durant l'hiver, dans un compartiment de leur hangar ou dans un puits à l'abri du soleil. Il arrive que la viande s'altère un tant soit peu sur la fin de la semaine, mais on la racle et on l'assaisonne en conséquence et personne ne s'en trouve plus mal : on a appris à faire bon coeur contre mauvaise fortune.

FROMAGERIE-BEURRERIE

Le fromagier avait beau se lever tôt et se présenter à son poste, dès cinq heures et demie, pour y recevoir le lait des fermes, il était toujours devancé par les cultivateurs qui l'attendaient placidement dans leur voiture chargée de cette denrée. Ils devaient être bien matinaux, car, en plus de la traite de la veille, ils apportaient celle du matin même : ce qui ne les empêchait pas d'être gais et loquaces, échangeant des propos badins ou se communiquant les derniers événements du milieu champêtre.

Ayant ouvert les portes de son poste de réception, le fromagier accueillait tour à tour les voitures alignées devant lui. D'une main preste, il abaissait la corde munie de crochets que le livreur fixait à chaque bidon, puis il tournait la manivelle d'un treuil destiné à le soulever à la hauteur du récipient servant à la pesée du produit laitier. Soigneusement il inscrivait son poids, sans autre formalité, les gens se fiant totalement à son honnêteté professionnelle. Le gros de l'opération s'effectuait en moins de deux heures ; cependant, comme dans tout acte communautaire, il se rencontrait des lambins qui la prolongeaient indûment. Notons que dans le cours du temps, les fromageries du bord de l'eau disparurent au profit de celle du village, accroissant par là même sa corvée.

Le gouvernement, toujours soucieux de protéger la qualité du lait industriel, décida un jour de contrôler sa densité, fait qui ne manqua pas de créer de l'embar-

ras à certains producteurs. Au grand étonnement des braves fermiers, l'inspecteur se présentait à l'improviste, armé de son densimètre. Les rares habitants dont le lait n'était pas entier ne pouvaient s'esquiver sans avouer implicitement leur fraude : ils étaient donc forcés d'affronter la réprimande publique du dit inspecteur et de s'exposer aux quolibets des témoins qui chuchotaient entre eux : « Il a plu dans ses vaches. »

La livraison accomplie, les voitures contournaient la fromagerie pour s'approvisionner de « petit lait » un résidu de la fabrication du fromage. Ce liquide utilisé pour l'alimentation des pourceaux se conservait à ciel ouvert dans deux immenses bacs, le plus souvent, couverts d'une nuée de mouches friandes. Parfois, des rats goulus flottaient à la surface, victimes de leur imprudence. Arrivé à la portée du conduit mobile, le fermier le décrochait et remplissait ses canistres à pleins bords, sans égard pour la quantité, car il y avait abondance de cet aliment délectable.

Une fois rendus au village, les campagnards profitaient de l'occasion pour faire leurs emplettes aux trois magasins locaux. La rencontre fortuite des clients et des commis donnait lieu à des conversations plus ou moins prolongées. Ces gens, plutôt silencieux et solitaires au milieu de leurs champs, éprouvaient un plaisir légitime à causer des travaux agricoles, des aléas de la moisson et des potins du milieu rural. C'est toujours avec un entrain sans cesse renouvelé, que ces braves fermiers se mettaient en route avec leur précieuse livraison.

En prévision du dimanche, ils se présentaient en outre, le samedi soir. Cette cueillette extraordinaire servait à la fabrication du beurre. Le lait passait par le centrifuge d'où la crème coulait en un jet doux et appétissant. Aussi les villageois ne manquaient guère

l'aubaine pour se régaler d'une bonne crème glacée, en la fête dominicale.

Le lundi au matin, le fromagier devenu beurrier barattait la crème légèrement sùrie pour la transformer en beurre. Ce nouveau produit était alors malaxé, salé, moulé et enveloppé pour être mis à la disposition du public.

Heureux d'avoir accompli une de ses plus importantes tâches et ragaillardi par ce contact social, l'agriculteur retourne au foyer où l'attend son épouse, désireuse, elle aussi, de connaître les nouvelles récentes et d'examiner les achats faits à sa demande.

Depuis que des camions-citernes recueillent le lait aux portes pour le diriger vers les centres industriels, les fromageries de nos villages ont disparu, mettant fin à cette randonnée quotidienne, divertissante et éminemment sociale.

LA CARROSSERIE

L'enfance est mobile de corps et d'esprit. Elle ne s'arrête pas longtemps au même lieu et au même objet. Sa curiosité en éveil la porte partout où il y a du nouveau, de l'inconnu, tant elle est avide d'apprendre autant que de se distraire. Notre village ne manquait pas d'attrait pour elle : ses industries variées offraient un intérêt sans cesse renouvelé à son activité débordante.

A deux pas de la maison paternelle, une carrosserie achalandée, aux soins d'un père et de ses deux fils, attirait particulièrement les jeunes. Ces habiles ouvriers savaient fabriquer ou assembler les pièces des voitures en usage dans la région. Leur atelier pouvait mesurer une soixantaine de pieds de longueur avec plan incliné à l'étage dont il était surmonté.

En y pénétrant, on apercevait des murs couverts d'outils de toutes sortes, des établis et un plancher recouvert d'une épaisse couche de sciure et de copeaux. En dépit du bruit des marteaux, des scies, des varlopes et des perceuses, ces vaillants trouvaient moyen de causer entre eux et avec les visiteurs assidus qui fréquentaient leur boutique. On recherchait leur compagnie : ils étaient, de fait, accueillants et leur conversation tellement enjouée. Chaque jour apportait son lot d'événements locaux ou étrangers qu'il faisait bon commenter entre amis, surtout, en temps d'élections.

C'est au rez-de-chaussée que s'effectuait le gros oeuvre de fabrication et d'assemblage. L'étage, à l'abri

de la poussière, servait au peinturage des véhicules. Seul, le peintre y avait accès pour exécuter l'ornementation finale. Au sortir de ses mains, les voitures de travail ou de sortie brillaient au point de faire l'orgueil, tant de leurs fabricants que des acheteurs éventuels.

En vue de rendre service, ces habiles menuisiers fabriquaient des cercueils simples et doubles qu'ils fermaient eux-mêmes en la maison du défunt et au cimetière.

Victimes de l'incendie général de 1906, ces braves citoyens ne tardèrent pas à reconstruire leur indispensable atelier en le faisant plus grand et plus beau.

Artiste dans la fabrication des voitures, le père avait aussi une âme musicale qu'il épanchait de temps à autre au moyen de son violon.

Peu s'en est fallu qu'il perdît son précieux instrument durant l'un des bazars de 1908 ou 1909. Participant à l'exécution d'un programme musical, en compagnie de ses fils Joseph, violoniste, Félix, clarinettiste et Armand, pianiste, il avait placé son siège tout près de la scène. Or, le garçonnet chargé de tirer le rideau du théâtre manqua le pied et lui tomba dessus, à son grand ébahissement. Par un heureux hasard, le violon échappa à la destruction et continua de divertir son maître et de lui accorder une juste détente au milieu de ses rudes travaux.

LA FORGE

L'une des deux forges de notre village se situait en biais de notre résidence, de l'autre côté de la rue, et nous offrait constamment le spectacle de ses activités diverses en nous faisant entendre presque sans répit le martèlement du fer sur l'enclume.

Ce bruit cessait de temps à autre, car, selon l'usage, le forgeron était aussi maréchal-ferrant et entretenait dans son écurie un cheval reproducteur. C'est dire que le devant de sa forge suffisait à peine à loger les chevaux et à entreposer les instruments aratoires en besoin de réparation ainsi que beaucoup d'autres objets hétéroclites. Gens affairés et simples curieux, comme nous les enfants du village, s'y frayaient un passage, attirés par le chant de l'enclume et l'éclat du fer incandescent qui brillait dans la pénombre de la boutique. Ce qui piquait davantage notre curiosité, c'était le ferrage des chevaux. Il s'en trouvait, parmi les dociles, des agités et des insoumis. Pendant que le maréchal-ferrant, vêtu de son tablier de cuir, s'appliquait à écorner les sabots et à poser les fers brûlants, le maître de la bête la flattait et lui parlait doucement pour lui donner confiance et la calmer. Les pattes de devant étaient posées, tour à tour, sur un trépied spécial; quant à celle de derrière, l'opérateur devait la passer entre ses jambes, le dos tourné à l'animal, et oeuvrer tout en supportant cette lourde patte, toujours prête à la ruade. Son habileté et son courage avaient de quoi exciter notre admiration.

Il en était de même pour le travail du fer. Un feu de charbon couvait continuellement sous la cendre; au moment voulu, le forgeron le ressuscitait en activant la soufflerie d'une main, tandis que de l'autre, il maintenait le métal au plus vif du foyer. Dès que le fer devenait incandescent et malléable, il le martelait sur l'enclume en le retournant sur toutes ses faces, jusqu'à ce qu'il ait pris la forme désirée, puis le jetait dans un baquet d'eau froide pour en assurer le durcissement. Il secondait aussi le voiturier dans la pose du bandage des roues. Cette délicate opération requérait un feu circulaire pour échauffer le bandage en son entier, avant de l'appliquer sur la roue. Celle-ci était alors plongée dans un baquet d'eau où l'action du froid en rétrécissant le fer le soudait au bois de la jante.

Les juments en chaleur étaient accueillies dans l'arrière-cour et un rideau tendu entre la maison et la boutique dissimulait déceimment l'oeuvre de chair. On peut croire cependant qu'elle n'échappait pas totalement aux regards indiscrets, puisque l'unique rideau laissait l'arrière-scène à découvert. Ce fameux étalon, toujours fringant, quand son maître s'avisait de lui faire prendre l'air, se dressa un jour, si vivement sur ses pattes de derrière, qu'il en perdit l'équilibre et tomba à la renverse sur sa voiturette au risque d'écraser en même temps son patron.

Les voisins, peu nerveux, en ces temps-là, ne semblaient pas même porter attention au bruit de la forge et au va-et-vient des gens. En tout cas, s'ils le remarquaient, ils n'en soufflaient mot.

LA FONDERIE

Notre village s'enorgueillissait à juste titre de sa fonderie, car bien peu de municipalités pouvaient se flatter d'avoir la leur.

Abritée par une bâtisse d'apparence vieillotte, elle fermait une rue inhabitée qui longeait les hangars et les arrière-cours pour aboutir à la rivière. Le rez-de-chaussée servait à disposer les moules alignés à proximité du fourneau central tandis qu'à l'étage, s'accumulaient le charbon et le métal destinés à la fusion. De nombreuses fenêtres fournissaient l'éclairage nécessaire à la délicate besogne du moulage.

Quand, à la suite d'une violente attisée, la fonte entraînait en fusion, deux manoeuvres approchaient de la gueule du fourneau un seau muni de manchons latéraux; aussitôt, un troisième enfonçait une tige de fer dans l'ouverture pour livrer passage au liquide rouge-feu qui s'écoulait sans bruit au fond du récipient. Dès que celui-ci était rempli, l'assistant obturait l'issue au moyen d'une motte de glaise fraîche et le liquide incandescent était versé dans les formes prêtes à le recevoir. On passait rapidement d'un moule à l'autre jusqu'à épuisement du seau. Les articles bien refroidis étaient extraits des moules, puis, passés à la pierre d'émeri pour leur donner le poli indispensable.

La majorité des objets fabriqués consistait en socs de charrue aux-quels l'industriel appliquait des manchons achetés tout faits. Ces instruments aratoires

de première nécessité étaient rangés dans la cour attenante et brillaient au soleil en attendant la livraison. Ordinairement, le maître d'oeuvre se réservait ce soin. Après avoir chargé son véhicule de la précieuse marchandise, il y attelait son cheval noir et fringant et partait, tout fier, la livrer aux acheteurs éventuels.

Quant à nous, enfants, nous étions attirés à la fonderie par l'étrangeté de ses opérations et aussi par les sous que nous rapportait la fonte de rebut que nous pouvions grappiller sous forme de vieux poêles, de roues et d'outils abandonnés.

Cette visite occasionnelle à la fonderie comptait, à coup sûr, parmi les divertissements les plus agréables et les plus utiles à notre formation.

LA TANNERIE

Une tannerie, industrie assez rare dans nos parages, enrichissait notre modeste village en lui attirant bon nombre de clients étrangers. D'apparence minable avec ses couleurs sombres et délavées, elle comportait rez-de-chaussée, étage et plateforme adjacente destinée au séchage des peaux, à l'air et au grand soleil. A l'intérieur, une première fosse servait à tremper les peaux brutes pour les dépouiller de leur toison; une autre remplie d'eau tanisée avait pour fin de les rendre imputrescibles et de les vêtir de la couleur conventionnelle. La senteur nauséabonde qui émanait de ces puits n'était pas de nature à nous y retenir et, de peur d'y tomber par mégarde, nous nous en éloignions sans tarder.

La rue qui bordait l'usine était recouverte d'une épaisse couche de tan usagé. Derrière le bâtiment gisait un monceau de poil de rebut qui n'enjolivait en rien cet ensemble industriel. Tel quel, il rendait un service apprécié de la population environnante et pourvoyait à la subsistance d'une nombreuse et honnête famille. Le tanneur possédait aussi cheval et voiture qu'il louait, à l'occasion, aux gens du village.

De façon concrète et pratique, la tannerie nous apprenait la provenance et l'élaboration du cuir, ce matériel si largement utilisé pour la chaussure et le harnais.

LA SELLERIE

Un sellier complétait, en notre village, l'oeuvre du tanneur. Il tenait boutique à proximité de l'école, de sorte que matin et soir nous défilions devant les deux fenêtres de son atelier contigu au trottoir. Un regard indiscret nous permettait de voir appendue au mur toute la gamme du harnachement. Le plus souvent il travaillait face à la fenêtre et nous regardait par-dessus ses lunettes. Nous nous gardions bien de l'approcher tant il nous en imposait par sa stature et son aspect grave. Nos craintes étaient, sans doute, mal fondées car on décelait dans ses yeux bienveillance et sympathie.

La sellerie devenait nécessairement le rendez-vous de maints clients. A cette époque-là, le travail des champs s'accomplissait à force de chevaux, uniquement ; on ne voyageait pas non plus en automobile. Tôt ou tard, le cuir cédait à l'usure, au mauvais temps et à la négligence et requérait de fréquents rafistolages.

Ce métier de sellier nous démontrait de façon évidente que le village fait corps avec la campagne en lui fournissant l'aide indispensable à ses activités propres.

LA FERBLANTERIE

Notre ferblantier avait atteint la cinquantaine : c'était un homme de taille élancée et portant moustache. Il claudiquait notablement pour être tombé du clocher d'une église de la ville de Montréal, alors qu'il y posait une balustrade, bien des années auparavant.

En compagnie de ses deux fils, il accomplissait dans sa boutique un travail consciencieux et toujours réussi. On s'adressait à lui pour la confection d'ustensiles et de contenants de toutes sortes. Villageois et campagnards recouraient à ses services de soudeur pour prolonger la durée des articles à leur usage et effectuer les travaux de plomberie.

Outre les outils et appareils propres au métier on trouvait dans la ferblanterie la gamme des objets saisonniers : cheminées, bidons, seaux, chaudières et tous les récipients utilisés dans l'industrie laitière ou la fabrication des produits de l'érable.

De temps à autre, on le voyait partir en voiture avec matériaux et instruments en vue d'une besogne extérieure, mais il passait la majeure partie du temps à l'intérieur de son atelier. Aussi, on entendait fréquemment retentir les coups de maillet sur le fer-blanc avec des résonances de tonnerre.

Aux moments de répit, quelques rentiers faisaient leur visite routinière pour commenter les rares événements de la localité ou faire la partie de croquet sur l'espace compris entre la résidence et la boutique. No-

tons en passant que le patron et ses fils savaient manier le maillet du croquet aussi habilement que celui de l'atelier.

Un des fils de la maison subit, un jour, un accident qui, dans des circonstances moins favorables, aurait pu avoir des conséquences fatales. Au quai, il avait chargé sa voiture d'une légère quantité de tôles galvanisées puis, déposé sur le métal vif l'encadrement qui avait servi à l'expédition. Assis sur la charge, il venait de s'engager dans la rue quand le mouvement et la traction des rênes firent glisser le cadre et l'entraînèrent avec le conducteur hors du véhicule. Celui-ci avait à peine touché le sol que la roue d'arrière lui passa sur le corps. Alors qu'on l'aurait crû broyé à mort, il se dressa sur ses jambes, puis, après s'être remis de son choc, s'en retourna simplement à la maison.

Cette boutique fut complètement rasée par un incendie peu d'années avant que le grand feu ne détruisit, cette fois, la résidence du ferblantier tout en laissant intacte la nouvelle boutique qui avait remplacé l'ancienne.

LA SCIERIE

Au début du siècle, la forêt de Saint-Charles recélait suffisamment d'arbres propres à la construction pour alimenter une importante scierie. L'ensemble des bâtiments occupait l'espace compris entre la rue et la rivière, à la bifurcation des rues principales du village. La bâtisse centrale contient, à l'étage, la scie circulaire, le chariot qui lui amène les billes à débiter, le treuil qui les tire de l'extérieur, puis une scie secondaire servant à réduire les retailles en bois de chauffage. Au rez-de-chaussée s'entasse la sciure, à même la canalisation qui la transportera au foyer; de nombreux arbres moteurs en garnissent le plafond. Au flanc gauche s'accolle la chambre au moteur. Ce dernier est puissant et volumineux : il couvre une superficie d'environ douze sur cinq pieds; sa roue motrice mesure facilement dix pieds de diamètre. Un immense foyer surmonté d'une bouilloire assortie fournit la vapeur nécessaire à l'engin : son feu s'alimente de sciure et de bois de rebut. Au-dessus du toit plat se dresse une imposante cheminée métallique consolidée à mi-hauteur par un collet d'où partent des fils de fer solidement attachés aux parois de la bâtisse. Parallèlement à la cheminée s'élèvent le sifflet destiné à annoncer le commencement et la fin des opérations et le tuyau d'échappement de la vapeur. A l'opposé de la chambre au moteur, un apprentis loge la planeuse, puis une ancienne habitation transformée en moulin à blé complète la série des bâtiments.

Le maniement de toutes ces machines requiert une dizaine de manoeuvres et leur fonctionnement suscite beaucoup d'activité et de bruit. Il faut crier pour se faire entendre au milieu du vrombissement de la planeuse et du grincement de la scie ou du moulin à farine.

En été, la scierie ouvre ses portes de façon intermittente; mais, l'hiver, le travail ne connaît point d'arrêt. Les cultivateurs, libérés des soins de la culture, consacrent leur énergie à l'abattage des arbres destinés au chauffage ou à la construction. Malgré le froid piquant ils s'enfoncent dans les bois pour y bûcher tout le long du jour. Quand les billes se sont accumulées en quantité suffisantes, on les charge sur des traîneaux dont le bas niveau favorise le chargement, car l'opération s'effectue à force de bras au moyen d'un pic muni de crochet. Un attelage vigoureux tire alors les billes hors du bois par une voie cahoteuse et mal affermie pour s'engager sur la route principale qui conduit au moulin. A cause de la pesanteur de la charge, les chevaux marchent au pas. Le conducteur emmitouflé dans sa pelisse ou son paletot d'étoffe descend de temps à autre du traîneau pour se donner de l'exercice et parer ainsi à la rigueur du froid.

Arrivé aux abords de la scierie, l'attelage descend la pente qui mène à la rivière solidement congelée et dispose les billes en lots distincts pour prévenir la confusion et la contestation possible des propriétaires. Par surcroît de sécurité on les marque d'ailleurs de façon ostensible.

Un manoeuvre enchaîne les billes une, deux ou trois à la fois, selon leur grosseur, puis le préposé au treuil met ce dernier en mouvement et les billes glissent doucement sur la glace pour s'engager sur la pente charpentée qui conduit à l'étage. Si elles accrochent quelque part, la chaîne se brise et saute en l'air.

Parvenues sans encombre au niveau du chariot qui mène à la scie, les billes sont roulées vers lui et fermement assujetties par des crocs lourds et effilés. A l'équarrissage suivent le débitage et l'empilement à l'extérieur du moulin. Pour l'ordinaire, les clients se chargent du séchage des planches et les rapportent chez eux dès qu'elles sont prêtes, à moins de les soumettre à la raboteuse-embouvetteuse. Cependant, bien rares sont les charroyeurs qui rentrent au logis sans visiter les magasins locaux pour y faire les emplettes indispensables à la vie familiale.

Toujours la scierie excitait vivement notre curiosité enfantine. Sa porte restait ouverte à tout venant, comme il convient à un moulin à scie. Les ouvriers ne se préoccupaient nullement de notre présence en ces lieux quelque peu dangereux et nous laissaient volontiers regarder de près leurs diverses opérations. Avec la mobilité coutumière à l'enfance, nous contemplions un moment le chauffeur qui pelletait la sciure de bois dans l'ardent foyer pour nous émerveiller ensuite des rotations infatigables du moteur et des étranges appareils qui en règlent le mouvement. De là nous courions au rez-de-chaussée pour recevoir les rafales de sciure que projetait la scie principale et plonger nos pieds dans cet élément moelleux et parfumé. Tout auprès la raboteuse nous lançait effrontément ses copeaux frisés et odorants en nous étourdissant de son chant sonore et monotone. A peine osions-nous franchir le seuil de la meunerie tant nous craignons de subir le sort du meunier enfariné qui s'agite autour du moulin strident dans une atmosphère blanchâtre et aromatisée par la mouture des grains.

Notre soif d'apprendre était comblée en voyant les arbres se transformer en bois utilisable pour la construction de nos foyers et la fabrication de leur mobilier, tout comme nous voyions les grains se chan-

ger en nourriture pour gens et bétail.

Aux époques de chômage, la scierie devenait un lieu d'élection pour le jeu de cache-cache : que de recoins sombres elle nous offrait afin d'échapper aux recherches du dépisteur.

O scierie, école de vie, qui nous prodiguait savoir et plaisir, tu resteras à jamais vivante dans notre souvenir !

LA RIVIÈRE RICHELIEU

(en été)

Incontestablement, le Richelieu constitue l'attrait principal du village de Saint-Charles. Ce superbe cours d'eau aux rives boisées et parsemées d'habitations fait la joie de la population locale par sa brise fraîche, par ses vagues scintillantes sous le soleil d'été, par ses flots courroucés, par le mouvement des bateaux qui le sillonnent et par le charme de ses sports nautiques. Ceux qui ont été forcés de s'éloigner de ses rives enchantées gardent à jamais le souvenir ému des promenades en chaloupe, accompagnées de chants et d'éclats joyeux, des séances de pêche des gens rassis par l'âge et le tempérament, de la poésie de ses soleils couchants ou du reflet de la lune sur son calme miroir.

C'est dans ses ondes séduisantes que les jeunes ont contemplé leur propre image, qu'ils ont cueilli des mollusques et des écailles d'huîtres, qu'ils ont observé l'évolution des loches et des insectes aquatiques, qu'ils ont appris à manier rames et godilles et à braver la vague en s'y berçant mollement.

Quand les moteurs à essence firent leur apparition, quelques particuliers s'en procurèrent. Dès 1902, une famille possédait un yacht à vapeur amarré au quai délabré situé derrière le moulin à scie et dont la carrière touchait à sa fin. Peu après on l'échoua sur le rivage en attendant sa démolition. Deux citoyens prirent l'initiative de fabriquer, eux-mêmes, leur em-

barcation motorisée. L'une d'elle fit naufrage au premier essai : sans perte de vie, heureusement. L'autre coûta à son entrepreneur beaucoup d'ennui et de fatigues : d'autant plus qu'il se hasarda à en construire le moteur. Après beaucoup d'efforts et de quolibets de la part des badauds, le yacht finit par marcher mais resta définitivement poussif et sujet aux défaillances. Pendant un certain temps, courrier et passagers furent transportés par un de ces yachts; les autres servaient les intérêts du commerce ou le plaisir des excursionnistes.

Par une splendide journée d'été, un groupe de jeunes garçons et filles s'était rendu aux écluses de Saint-Ours pour y pique-niquer. Après dîner, ils s'embarquèrent de nouveau pour visiter la parenté du village. Sur le point d'aborder, le bateau donna sur un banc de sable et se mit à balancer dangereusement sur sa quille. Fort ébranlés par le choc, les occupants de l'embarcation restèrent cependant bien tranquilles pour ne pas la faire chavirer. Des volontaires, conscients du danger, s'amènèrent en barque les tirer d'embarras. Lesté de ses passagers, le yacht céda facilement à la poussée de deux braves qui s'étaient mis à l'eau pour opérer le renflouement. Tous en furent quittes pour leur émotion passagère.

La baignade tenait une place importante dans l'ordre du jour de la population mâle du village. Vers trois heures de l'après-midi, les garçonnets l'inauguraient en se sautant dans l'onde dont la froideur leur arrachait de bruyantes exclamations. Craintifs et timides, ils se contentaient de nager à la manière des chiens sur une distance de quelques verges. Ils se servaient le plus souvent de flottes faites de deux morceaux de bois de cèdre reliés entre eux par un cordon. Un de ces apprentis nageurs s'avira un jour de s'asseoir à califourchon sur ce cordon; par suite d'une

fausse manoeuvre, il perdit l'équilibre et s'enfonça sous l'eau. Un de ses pieds s'étant empêtré dans la flotte, celle-ci l'empêchait de remonter à la surface. Son plus proche compagnon tenta de le secourir, mais perdit pied, entraîné par le courant. Heureusement, un des grands garçons en train de se dévêtir pour prendre la relève des petits baigneurs accourut les arracher au péril. Assis sur une grosse roche, le rescapé, fort ému, contempla longuement cette eau perfide qui avait failli mettre fin à ses jours.

Plus aguerris et meilleurs nageurs, les adolescents se risquaient en eau profonde et plongeaient du haut du quai. Deux d'entre eux se hasardèrent même à traverser la rivière, large de sept arpents. Ils avaient atteint le milieu de la rivière quand une crampe violente saisit l'un des nageurs. Il se serait certainement noyé si son ami ne l'avait maintenu à flot en attendant la barque secourable qui les ramena sains et saufs, sur la terre ferme.

Quelques enfants furent sauvés des eaux, comme il arrive fatalement dans les localités riveraines. Toutefois, aucune noyade ne s'est produite durant la période en revue.

Les hommes d'âge mur ne dédaignaient pas non plus les plaisirs de la natation. Vicaire en tête, le médecin, l'avocat et le professeur s'ébaudissaient à leur tour dans les ondes récréatives du Richelieu. Ce n'est que plus tard que les dames et demoiselles de la place se permirent les agréments du sport aquatique, en dépit de ses dangers naturels et des commérages défavorables.

LA RIVIÈRE RICHELIEU (en hiver)

Au premier gel, qui survenait ordinairement vers le huit décembre, la surface, polie comme un miroir, renvoyait dans tout leur éclat les rayons du soleil et offrait aux riverains une patinoire idéale, quasi illimitée. Il fallait cependant s'assurer de la solidité de la glace avant de s'y risquer, car elle ne prenait pas également partout et pouvait leurrer les imprudents : elle laissait même subsister des mares dangereuses. Ceux que des devoirs professionnels obligeaient à passer d'une rive à l'autre devaient se munir d'une gaule pour éviter la noyade, en cas d'enfoncement.

L'intensité croissante du froid ayant épaisi la glace au point d'écartier tout danger, des patineurs nombreux et empressés envahissaient la rivière : ils venaient de Saint-Marc aussi bien que de Saint-Charles et trouvaient là une excellente occasion pour fraterniser, car, durant l'été, le cours d'eau constituait une barrière assez difficile à franchir. On rencontrait sur la glace des patineurs des deux sexes et de tous les âges : des jeunes s'essayant pour la première fois et multipliant les chutes sur le dur élément, des adultes passés maîtres, évoluant avec grâce et facilité, seuls ou par couples assortis. Le froid rougit les joues et l'on se groupe pour causer en reprenant haleine. Le vicaire et le médecin, élégants patineurs, sont de la partie et se joignent volontiers aux ébats des jeunes.

Malheureusement, la neige laissera peu de répit aux sportifs et couvrira trop tôt la patinoire en la rendant inutilisable. Ce n'est que de façon exceptionnelle que les villageois l'enlèveront et pour les vacances du Jour de l'An, uniquement. En pratique, ils attendront qu'un dégel accompagné de pluie, recouvre la rivière d'une nouvelle glace.

Le hockey organisé n'a jamais existé, il en est de même pour les courses de chevaux qui furent toujours un événement d'exception.

Les glissades en toboggan ou « traîne sauvage » s'avéraient le plus populaire et le plus durable des amusements d'hiver. On partait du haut des rives que l'on rehaussait au moyen de plates-formes pour aviver la descente, puis on filait sur une piste de glace vive jusqu'à l'autre côté de la rivière. Ce sport se pratiquait aux jours de fêtes puis le soir, au clair de la lune, alors que la mi-obscurité favorisait la poésie de l'environnement et les manifestations de la sentimentalité. Les garçonnets, eux, s'en donnaient tout le jour, explorant les côtes, à la recherche des descentes les plus aventureuses et désignant chacune conformément à sa caractéristique dominante : la Charmante, l'Escarpée, la Fameuse.

La surface unie de la glace favorisait singulièrement le transport des voyageurs et de la marchandise en traîneaux. Une piste assez fréquentée reliait les villages entre eux. Quant à celle de la traverse, on la balisait soigneusement de sapins pour empêcher les voyageurs de s'en écarter au milieu des poudreries aveuglantes ou après de lourdes chutes de neige.

Grande était la joie de la gent riveraine quand la fonte des glaces rétablissait le cours normal de la rivière. Toutefois, ce n'est pas sans appréhension qu'elle voyait venir la débâcle, car elle s'accompagnait parfois

de dégâts considérables. Primo, l'eau fait son apparition sur les bords, la glace amollit, des percées s'effectuent ici et là, le chenal s'ouvre au centre et s'élargit sous l'action du courant jusqu'au déblayage complet. Il arrive parfois que la glace mouvante s'attaque aux arbres, cause de l'érosion ou met en péril certaines habitations, la crue des eaux inonde les places basses. C'est ce qui se produisit en 1901, l'eau couvrit à la hauteur des épaules le pont du ruisseau qui longe l'église et coupa les communications avec le village, pendant quelques jours.

En temps ordinaire, la fête de Pâques mettait fin à la débâcle et annonçait l'avènement joyeux du printemps.

LES BATEAUX

Le cri d'un vapeur lointain a retenti par les rues du village et suscite une activité soudaine. Le commis du magasin général, préposé à l'entrepôt du quai, sort en toute hâte portant paperasses et clefs; les enfants rivalisent à la course pour devancer le bateau à son arrivée : ils veulent être là pour assister aux opérations de l'abordage.

A quelque distance, les machines ont stoppé et le vapeur approche sur son air d'allant. Pour éviter un heurt trop violent, le capitaine, posté sur le pont supérieur, commande machine en arrière. Les aubes furieuses agitent l'eau et font surgir la vase du fond et atténuent le choc qui se fait à peine sentir. A ce moment, un matelot a lancé la corde qui sert à tirer l'amarre pour la fixer à la bitte du quai. Gare à lui, s'il manque son coup, les gamins ne lui épargneront pas lazzis et quolibets. Deux ou trois d'entre eux s'évertuent à haler le câble qui, le plus souvent, trempe à l'eau avant d'atteindre le quai. La besogne terminée à l'avant, ils courent à l'arrière du navire pour fixer sa deuxième attache.

On glisse la passerelle sur le débarcadère pour les quelques passagers qui attendent impatiemment la permission de descendre. Un officier les précède, tenant en main les connaissements qu'il doit remettre à l'entreposeur. Prestement, les débardeurs sortent à la file poussant leur diable chargé à capacité. Ils en ont pour une bonne heure, car la plupart des marchandises ven-

dues par les trois négociants locaux leur sont expédiées par voie fluviale.

A part les enfants, quelques adultes flâneurs, comme il s'en trouve dans tous les villages, lorgnent à loisir les touristes groupés sur les ponts. Ces excursionnistes sont assez nombreux : l'itinéraire de Montréal à Chambly en longeant les rives du Saint-Laurent et du Richelieu est fort intéressant en lui-même et le spacieux bateau offre toutes les commodités désirables. Alors que les automobiles étaient encore rares, cette randonnée historique à travers les campagnes qui furent le berceau de la colonie en Amérique ne manquait ni d'intérêt ni d'agrément.

Au retour, le vapeur se chargeait des produits de la ferme requis par le marché de la métropole : foin, avoine, fromage, oeufs, pommes, sirop d'érable, volailles et bétail vivant. Ce dernier item donnait lieu à des scènes tragi-comiques fort goûtées des passagers. Les animaux effarouchés se refusaient à quitter leur enclos temporaire et pour les en déloger, il fallait user de force ou de ruse. Quant aux moutons, le truc consistait à faire passer en tête le chef de file que les autres suivaient volontiers, les porcs offraient plus de résistance et des coups distribués à bon escient s'imposaient pour les embarquer. Il arrivait parfois qu'un matelot attendri prît dans ses bras un jeune veau pour lui épargner des désagréments inutiles.

L'opération devenait plus risquée pour les boeufs et les vaches. Amenés là plusieurs heures avant l'arrivée du bateau, ils trépignaient d'impatience et d'ennui et pouvaient s'irriter à l'extrême limite. Il fallait alors les approcher avec soin, leur lier les pattes et passer un câble autour des cornes et leur tordre la queue, s'ils refusaient d'avancer. Gare aux spectateurs, si l'animal en furie réussissait à s'échapper des mains de ses maîtres. On se souvient en particulier de l'embarquement

sensationnel de ce boeuf enragé qui avait corné à mort son propriétaire, la veille au soir.

Lorsque les arrêts étaient assez prolongés, les passagers descendaient faire la promenade par les rues du village et entraient à l'église visiter le seul monument digne d'intérêt.

Ces bateaux-passagers appartenaient à la Compagnie Richelieu et Ontario et portèrent les noms de *Chambly*, *Terrebonne*, *Corsican*. Il y eut aussi le *White Star* qui portait des couleurs différentes.

En compétition avec les navires ci-haut mentionnés, une barge du nom de *Victoria*, propriété d'un nommé Paul de Sorel faisait le cabotage de façon régulière. Elle était affectée uniquement au transport des marchandises. De dimension moindre et de forme disgracieuse, elle s'était attiré le sobriquet de banane ou de concombre selon la tournure de l'imagination des jeunes.

Ces navires réguliers n'étaient pas les seuls à sillonner les eaux du Richelieu : toutes les semaines, un convoi de barges à destination des Etats-Unis, toué par les remorqueurs à aubes le *Rival* ou le *Cincennes* aussi bien que par le *Julia*, l'*Alberte* et le *Spray*, ces derniers mus par hélice, défilait sous nos yeux à l'ombre d'une fumée noire et épaisse.

Presque tous les jours, des yachts de plaisance, des plus modestes aux plus luxueux, naviguaient en direction du fleuve Saint-Laurent ou en sens contraire vers le lac Champlain. Notre population utilisait surtout le *Ferdinand*, ainsi appelé du nom de son constructeur et capitaine Ferdinand Fecteau, de Saint-Antoine. En partance de ce village-là, il se rendait à Beloeil les lundis et jeudis, accostant ponctuellement à six heures du matin pour repasser le soir à sept heures. Son horaire arrangé pour coïncider avec celui du train local

de Saint-Hyacinthe permettait aux voyageurs de passer la journée à Montréal, centre obligé des affaires et des rencontres de toutes sortes. Le samedi après-midi, le Ferdinand faisait un voyage supplémentaire pour nous amener le contingent habituel des villégiateurs, durant les vacances. Capable d'accueillir jusqu'à deux cents passagers, il se prêtait à des excursions soit à Chambly ou à Plattsburg, à prix modique.

Les jeunes se plaisaient à monter en chaloupe pour examiner de plus près ces bateaux, et surtout pour sauter les vagues qu'ils soulevaient à leur suite.

Ce va-et-vient des embarcations sur le Richelieu atténuait l'isolement relatif du village et offrait à ses habitants un divertissement à la fois sain et agréable.

LE BAC

Des moyens de communication s'imposaient entre les deux rives du Richelieu. A différentes époques, il avait été question d'un pont, mais on en était resté au stade des pourparlers et des vains projets et le passage de la rivière s'effectuait toujours au moyen du bac traditionnel, mu à force de bras. Un fil résistant reliait les deux côtes et reposait normalement au fond de l'eau pour ne pas nuire à la navigation. Au besoin, le passeur le tirait des profondeurs au moyen d'une gaffe et le posait sur les deux roues qui surmontaient un côté du bac, placées l'une et l'autre à chaque extrémité. Il introduisait alors le fil dans la rainure transversale d'un instrument formé d'une tête et d'un manche improprement appelé « battoir » puis tirait sur le manche. Tout en laissant le fil glisser dans la rainure il renouvelait la traction jusqu'à l'abordage. Quand le vent soufflait violemment, le fil ne portait que sur l'une des roues qui pivotait de façon à empêcher les lames de prendre l'embarcation de flanc. Deux longues rames s'allongeaient sur le bord opposé du bac, en cas de rupture du fil. A chaque bout, des panneaux mobiles s'abaissaient sur le rivage pour faciliter l'embarquement des attelages. A la rigueur, le bac pouvait accommoder quatre légers attelages : occurrence plutôt rare. Avant que les moteurs ne vinssent accélérer la traversée, celle-ci demandait bien vingt minutes ou plus selon la résistance du vent et des flots.

Attirés par la curiosité, le besoin d'excitation ou

le désir d'apprendre, les garçonnets s'aventuraient sur le bac. Le maniement du « battoir » n'était pas facile, il fallait le dégager dextrement du fil pour ne pas le laisser se fracasser sur la roue. Il n'y a pas de doute que cette opération délicate leur causa des appréhensions et de l'anxiété, sans toutefois les décourager.

Ce passage de la rivière n'était pas dépourvu de certains risques et dangers : il donna lieu à deux accidents mémorables qu'il convient ici de narrer pour confirmer la vérité de l'assertion.

Par un bel après-midi d'été, un industriel de Saint-Hyacinthe, accompagné de sa famille, s'amenait à la traverse en carrosse tiré par une paire de superbes chevaux noirs. A peine engagés dans la descente escarpée qui conduit au bac, ces derniers partirent à l'épouvante et passèrent tout droit au bout du bac pour plonger avec la voiture et ses occupants dans vingt pieds d'eau de profondeur. Les témoins de l'accident accoururent de justesse pour sauver les cinq ou six voyageurs, mais les chevaux attachés à la lourde calèche par leur harnais se noyèrent fatalement.

Dans une autre circonstance, un agriculteur de la localité s'en était allé à l'exposition de Sainte-Théodosie exhiber son étalon, Brutal, un pur-sang belge aux formes replètes et harmonieuses. Au retour, il s'était embarqué avec son attelage et l'étalon en laisse et avait atteint le milieu de la rivière quand les flots, dangereusement soulevés par le vent, envahirent le bac. En dépit des efforts pour l'éviter, celui-ci commença à sombrer. Alertés par les cris des naufragés, des villageois sautèrent dans la barque amarrée au rivage et réussirent à sauver les personnes. Le cheval de l'attelage fut entraîné dans les profondeurs par le poids du véhicule; quant à l'étalon, libre de toute attache, il aurait pu nager vers le rivage, mais le bac ayant surgi sous lui, les ferrures aiguës des roues lui per-

cèrent le flanc et rendirent son sauvetage impossible.

Peu de temps après, le fameux Brutal fut remplacé par un autre étalon encore plus volumineux dénommé Boum-Boum. En l'apprenant, une fillette s'exclama : « Brutal est mort, vive Boum-Boum ! »

Une embarcation plus légère, destinée aux piétons, faisait pendant au grand bac. Son nautonnier, rompu au métier, ramait sans hâte ni effort trempant à peine les rames dans l'eau. Il naviguait en biais vers l'amont pour tenir tête au courant et aborder exactement au débarcadère. Ce n'est qu'après observation et réflexion que ce manège qui nous avait fort intrigués, au début, fut parfaitement compris et justifié.

Ces constantes allées et venues des embarcations, d'un bord à l'autre du Richelieu faisaient partie du paysage local en y ajoutant un élément précieux d'animation et d'intérêt.

LE QUAI DU GOUVERNEMENT

Saint-Charles possédait déjà deux quais privés : l'un, capable d'accueillir les plus gros vapeurs du temps, l'autre, de moindre dimension et d'usage exceptionnel. Quel est le motif véritable qui détermina le gouvernement à en construire un troisième ? A-t-il voulu plaire à la population en lui donnant un quai public où elle se sentirait plus à l'aise ou simplement remplacer le quai habituel qui commençait à se détériorer ? Quoi qu'il en soit, on se mit à l'oeuvre en assignant, comme emplacement du nouveau débarcadère, le site d'un ancien quai dont il ne restait que des vestiges, à l'arrière du moulin à scie. Les propriétaires de boisements se mirent à couper des arbres de haute taille pour en faire des poteaux assez longs pour être plantés en eau profonde et assez solides pour supporter la lourde charpente et les véhiculèrent à pied d'oeuvre. Il fallait également de grandes quantités de pierres pour élever les abords au niveau de la surface du quai : les cultivateurs en profitèrent pour se débarrasser des monceaux de pierres qui encombraient leurs champs et moyennant bon prix, les vendirent au gouvernement.

Les principaux matériaux étant à la main, un remorqueur toua de Sorel une barge munie de grue et de haute coulisse destinée au fonctionnement de la lourde masse affectée à l'enfoncement des poteaux dans le lit de la rivière. Ces pieux flottant sur l'eau étaient amenés au pied de la coulisse puis placés en

position verticale. Après s'être abaissée doucement sur eux pour amorcer l'opération, la masse s'élevait graduellement en hauteur et s'abattait sur eux de tout son poids jusqu'à ce qu'ils descendent au niveau voulu.

Dès que les poteaux furent mis en place, les menuisiers du village les relièrent entre eux par des poutres soutenant la plate-forme du quai. Celui-ci comportait deux descentes ou plans inclinés pour faciliter le chargement de la cargaison ou l'accès des passagers. L'extrémité, face au courant, était inclinée de façon à empêcher l'impact direct de la débâcle printanière. Des bittes pour amarrer les navires, un modeste entrepôt et un parc à bétail complétaient l'aménagement du nouvel embarcadère.

Sa construction réalisée aux frais de l'Etat avait enrichi les citoyens de gains appréciables en salaires et ventes de matériaux. Mais le bienfait social qu'elle laissait après elle valait encore davantage. Placé au centre du village, le quai favorisait les rencontres des villageois, à l'arrivée des bateaux passagers; les pêcheurs venaient y tendre leur ligne; les oisifs y faisaient la causette dans la brise fraîche et, le soir, des couples s'y contaient fleurette en contemplant le reflet de la lune dans l'onde mouvante. En un mot, ce lieu de rendez-vous contribuait efficacement au bien-être et au bonheur de la localité.

Un fait mémorable se rattache à ce quai et vaut la peine d'être rapporté. L'Honorable Louis-Philippe Brodeur, ministre de la marine, revenait d'un voyage en Europe qui avait fait la manchette des journaux du temps; ses amis, pour fêter son joyeux retour, avaient organisé à Sorel un convoi d'une dizaine de bateaux pour le reconduire à Saint-Hilaire, sa paroisse natale et lieu de sa résidence, tout en s'arrêtant à Saint-Charles. Les fervents libéraux du lieu lui avaient préparé une digne réception avec adresse rédigée en ter-

mes de louange et d'action de grâces pour la construction récente du quai. Après une longue attente, le convoi fit son apparition au détour de la rivière faisant croître l'excitation de la foule à mesure qu'il avançait. Malheureusement, au lieu de se diriger vers Saint-Charles, il continua sa course du côté de Saint-Marc, se contentant de nous saluer par de nombreux coups de sifflet qui, dans l'occurrence, semblaient plutôt moqueurs. Grande fut la déception des organisateurs de la manifestation; quant aux autres ils s'amuserent de la déconvenue à leurs dépens. Il est probable que les « rouges » de la circonscription, malgré cet humiliant revers, votèrent en faveur du parti libéral à l'élection suivante.

LA PEUR DES ALLEMANDS

C'était durant la grande guerre de 1914, temps propice à l'inquiétude et aux suspicions.

Deux jeunes gens, de retour d'une expédition au village de Saint-Marc, hélèrent le passeur pour se faire transférer à la rive opposée. Tout en voguant sur les flots, ils s'amusaient à faire péter un minuscule pistolet, jouet d'enfant, sans remarquer la présence du bac qui venait à leur rencontre, chargé de deux attelages. Ces coups de feu, bien inoffensifs en eux-mêmes, mais fortement répercutés par les ondes, avaient apeuré les chevaux du bac. Conscient du danger, le batelier interpella vivement le passeur et ses passagers et leur reprocha leur incartade en termes virulents.

Sur-le-champ, les jeunes gens cessèrent leur bruyant amusement, mais le passeur se sentant en faute pour n'avoir pas prévenu l'incident se justifia en plé-tendant avoir averti inutilement ses passagers : deux matamores très costauds.

Attirée par le bruit des voix, l'épouse du batelier s'était amenée au débarcadère, mais, à l'approche de la barque, avait détalé sans reconnaître ses occupants. Au pas de course, elle gravit la montée et court alerter le magasin du voisinage : « Deux dangereux individus viennent d'aborder au rivage; ils ne parlent ni le français ni l'anglais : ce sont des Allemands. »

Un premier groupe, bientôt suivi d'autres badauds, se rend à la traverse, pour toiser ces êtres suspects, mais les deux coupables, craignant la tournure que prenait l'événement, se défilèrent discrètement par l'arrière du moulin à scie et de la fromagerie.

L'étrange disparition des personnages recherchés ne faisait qu'augmenter le mystère et l'inquiétude des villageois. Deux amis des prétendus Allemands, dûment informés de l'imbroglio, en profitèrent faire montre de bravoure et défier les intrus tout en fouillant les cachettes du moulin à scie.

Faute de mécréants, l'alarme s'atténua peu-à-peu tout en laissant persister un vague sentiment de crainte et de méfiance.

Quelque temps après, le batelier en cause, un tantinet querelleur, eut maille à partir avec ces mêmes jeunes gens et se fit apostropher en ces termes railleurs : « Vous avez déjà eu peur des Allemands, vous pourriez bien en avoir encore peur. » A la façon dont réagit le batelier, on peut croire qu'un soupçon traversa son esprit, mais rien de plus. La genèse de la « peur des Allemands » a gardé son secret jusqu'à ce jour : seuls le connaissent ses auteurs involontaires et leurs amis les plus intimes.

LE SAUT PÉRILLEUX

Par une belle soirée de dimanche printanier, quatre jeunes gens du village s'embarquaient dans une chaloupe motorisée pour visiter leur dulcinée résidente de Saint-Denis.

La veillée terminée, ils se retrouvaient sur la berge en vue du retour. Malgré les épaisses ténèbres, ils prirent place dans l'embarcation, mirent le moteur en mouvement et démarrèrent. Comme on le sait, l'orientation sur l'eau ou la glace par une nuit sans étoiles prête dangereusement à l'illusion d'autant plus que l'île située en face de Saint-Denis obstruait les quelques lumières qui auraient pu venir de la rive opposée et guider leur marche.

Toujours est-il que par un virage inexpliqué l'embarcation avait pris la direction contraire; mais eux, se croyant en bonne voie, échangeaient de gais propos sur leurs petites amies quand un bruit étrange alerta leur esprit. A leur grand étonnement, ils constatèrent qu'ils arrivaient aux abords du barrage de Saint-Ours. Déjà, le courant les entraînait irrésistiblement vers l'abîme, sans la moindre possibilité de faire machine arrière. Il ne restait plus qu'à se résigner au saut périlleux.

L'embarcation plongea avant dans l'eau tourbillonnante mais fut sauvée de l'engloutissement par une bâche, pare-brise, fixée à la proue de la chaloupe qui toutefois était retenue prisonnière au pied de la chute

et ballottée dangereusement par des remous furieux. Le plus vigoureux des quatre arracha alors des mains de son voisin l'aviron qu'il agitait en vain et par des efforts désespérés réussit à dégager le yacht de son impasse.

Transis et brisés d'émotion, les rescapés abordèrent au rivage de Saint-Roch et frappèrent à la porte de la première maison qui s'offrit à leur regard. Ce n'est pas sans peine qu'ils purent tirer de leur sommeil ses habitants endormis, les assurer de leur honnêteté et les convaincre de leur mésaventure avant de bénéficier de leur hospitalité salutaire.

Si l'accident était survenu plus tard, alors que la chute est plus dangereuse, ils auraient sans doute partagé le sort fatal de ceux qui ont péri dans les mêmes circonstances.

ÉTAT SOCIAL

La vie du villageois ne saurait se dissocier de celle du campagnard : le village est le coeur de la campagne et il la sert autant qu'il en est servi. De plus, maints villageois sont d'authentiques agriculteurs, possédant leur terre en propre, qu'ils cultivent tout comme les paysans. Fréquemment les gens de la campagne envahissent le village, à l'occasion des offices religieux; ils se présentent régulièrement aux magasins, à la fromagerie et aux boutiques et profitent de ces randonnées pour visiter parents et amis. D'autre part, les gens du village sont presque tous apparentés à ceux des rangs qu'ils ne manquent pas de visiter à leur tour. Ils vont leur donner un coup de main aux temps des récoltes et se font un plaisir de participer à leurs parties de « sucres », pour déguster les produits de l'érable et jouir des charmes de la forêt.

Bien que, à proprement parler, il n'y ait pas de distinction de classes, on doit reconnaître et admettre une certaine différence, due au mode de vie, à l'éducation familiale et scolaire, qui se manifeste sans toutefois nuire aux relations ordinaires des gens entre eux. De part et d'autre, on se comprend et on s'accepte dans une mutuelle charité.

Le village de Saint-Charles jouissait des ressources et des commodités suffisantes aux nécessités de la vie courante et cela, dans tous les domaines. Au point de vue religieux, l'église était desservie par un curé résident assisté d'un vicaire; sous le rapport de la

santé, un médecin fut constamment à la disposition des malades, si on excepte une brève période de temps, pendant laquelle on put recourir aux services des médecins de Saint-Marc et Saint-Denis. Un notaire, en même temps secrétaire de la municipalité, pourvoyait aux contrats et transactions indispensables à la vie civile. Les habitants trouvaient dans les magasins généraux ce qui pouvait manquer aux produits alimentaires de la beurrerie-fromagerie, de la boulangerie et de la boucherie. Presque tous les villageois possédaient leur potager et leur poulailler : quelques-uns entretenaient une vache pour leur propre consommation de lait et celle des voisins besogneux. Tous les matins, avant la classe, on rencontrait dans la rue des enfants, le récipient à la main, en quête de la provision quotidienne du précieux aliment.

Pour ce qui est de l'habitation, le villageois se procurait le bois de construction au moulin à scie ou dans le clos du marchand et la main-d'oeuvre chez les trois ou quatre menuisiers-charpentiers locaux, sans compter le ferblantier du lieu. La plupart des maisons étaient construites en bois : quelques-unes cependant étaient faites de briques ou revêtues de ce matériel.

L'aqueduc fournissait l'eau courante depuis bien des années déjà. L'égoût collecteur de la rue principale ne fut installé beaucoup plus tard, vers 1905. Il suppléa en partie aux fosses septiques et aux cabinets d'aisance de l'arrière-cour, d'usage généralisé.

Les hommes pouvaient se faire habiller par l'habile tailleur du lieu qui tenait en main les étoffes appropriées ou acheter des complets tout faits, chez les marchands. Des couturières expérimentées étaient toujours disponibles pour la confection des robes pour dames ou de vêtements pour enfants.

Peu à peu, les rares colporteurs qui visitaient le village et les rangs, disparurent complètement des

routes. Seuls les vendeurs de petits poissons des chenaux, en hiver, les vendeurs de bananes et de pommes, en été, venaient de l'extérieur combler les besoins de la population.

A vrai dire, il n'y avait pas de véritables pauvres dans la paroisse : tout au plus, quelques rares familles souffraient plutôt d'incurie que de privation réelle. Les mendiants qui passaient à époque fixe provenaient de régions étrangères.

La fabrication des cercueils était le plus souvent confiée à l'atelier des carrossiers du village qui se chargeaient de couvrir de tentures noires la chambre mortuaire. Parfois on fit appel au salon funéraire Demers de Beloeil dont le corbillard présentait meilleure apparence que celui de la Fabrique paroissiale.

Il n'y avait pas de restaurant dans le village, mais un hôtel confortable hébergeait les voyageurs en leur fournissant chambre et repas. Dans les premières années, on y servait aussi des liqueurs alcooliques, mais, dans le cours du temps, ce débit fut supprimé conformément à la prohibition votée par référendum.

La tenue de cet auberge était irréprochable : on y relève à peine un incident notable, dont fut victime un de nos braves cultivateurs, quand un étranger lui asséna au visage un coup de poing armé de fer ; le malheureux en resta tuméfié et endolori pendant longtemps. Les visiteurs confiaient aux soins de l'hôtelier cheval et voiture, durant leur séjour parmi nous.

Antérieurement à l'apparition de l'automobile, plusieurs des villageois possédaient leur attelage en propre qu'ils louaient volontiers à ceux qui en avaient besoin. Les postillons acceptaient dans leur voiture un nombre limité de passagers moyennant une modeste rétribution. Les routes, passables en été, bien que fort poussiéreuses, devenaient des bourbiers, au printemps

et à l'automne. En été, on y passait la niveleuse trainée par des chevaux; en hiver, c'était le chasse-neige. L'amélioration, au moyen de gravier, ne se produisit que longtemps après. À part une exception, les automobiles commencèrent à se répandre dans le village vers 1910.

A cause du rôle important qu'il détient dans la vie sociale, le courrier postal ne peut être passé sous silence. Deux fois par jour, il nous arrivait de Saint-Hilaire attendu impatiemment par les résidents de la place et par le postier de Saint-Marc, durant la veillée, ainsi que par le postillon chargé du courrier de Saint-Denis, durant la matinée. Ce dernier possédait un joli cheval dont il était très fier. Portant une longue barbe blanche, assis raide sur le siège de sa voiture et le fouet à la main, il entrait au village ou en sortait à fond de train pour faire admirer l'allure rapide de sa bête, mais, à peine sorti il la mettait au pas pour lui conserver sa vigueur et sa fraîcheur.

A l'arrivée du courrier, les gens s'empressaient d'accourir au guichet de distribution. Pendant que la maîtresse de poste faisait le tri des lettres et des colis, les gamins, trépignant, se permettaient des paroles bruyantes et des propos indiscrets. Cette dame, d'âge et de dimensions imposants, élevait alors la voix pour ramener le calme dans l'étroite salle d'attente.

Chassé du centre du village par le grand incendie de 1906, le bureau de poste chercha refuge dans la maison historique de Bruno Guyon, sur le bord de l'eau puis revint s'établir à proximité des magasins, dans la rue principale. C'est là que s'éteignit cette maîtresse de poste, après avoir rempli sa fonction pendant environ deux décennies.

Le téléphone, cet autre moyen de communication avec l'extérieur, fonctionnait depuis 1900 dans un des

magasins, uniquement. Vers 1910, un système local et collectif fut installé dans la municipalité. Ce progrès évident comportait cependant certains inconvénients. La sonnerie fréquente troublait le silence de toutes les maisons à chaque appel d'un abonné quelconque; il fallait avoir l'esprit constamment en éveil pour compter exactement les coups conventionnels assignés à chaque souscripteur. Est-ce par erreur ou par curiosité que plus d'un se mettait aux écoutes, dès que l'appareil résonnait ? Après un certain temps, un bureau central vint mettre fin à ces erreurs ou flagrantes indiscretions.

Les citoyens de Saint-Charles, toujours désireux de progrès, envoyaient dans ce temps-là bon nombre d'étudiants et d'étudiantes dans les institutions éducatives suivantes : les séminaires de Saint-Hyacinthe et de Sherbrooke, les collèges de Marieville, du Sacré-Coeur de Saint-Hyacinthe, de Varennes et de Saint-Denis, les couvents de Saint-Hilaire, de Saint-Denis et de Saint-Ours. L'établissement des Soeurs de la Présentation dans notre milieu, tout naturellement, mit fin à cet exode de nos filles vers les couvents étrangers.

Cette pléiade de jeunes gens instruits ajoutée aux générations fraîchement sorties des universités répandait animation et gaieté durant les vacances, au village. Par les soirées d'été, les moins jeunes quittaient les livrées du travail pour une mise plus soignée, afin de se balader par les rues, en quête de fraternisation. Les perrons se garnissaient de gens goûtant la fraîcheur de la nuit après les durs labeurs du jour. Ici, on entendait les échos d'un victrola; là, une dame tirait de son accordéon des airs entraînants; ailleurs, les sons amortis du piano ou les éclats voilés de mélodies enchantées s'échappaient des fenêtres entrouvertes.

Quelques familles aisées organisaient des veillées récréatives pour permettre aux jeunes de se rencontrer et de s'amuser. Après l'accueil et les salutations d'usage, on échangeait de joyeux propos, puis on procédait à des jeux de société. Tour à tour, les convives étaient priés de se produire dans des chants, des récitations ou des morceaux de piano. Parfois, le trio Desrochers agrémentait le concert de son répertoire artistique. Des boissons rafraîchissantes et des douceurs clôturaient ces réunions pleines d'entrain, nonobstant l'omission des danses sévèrement prohibées par l'autorité ecclésiastique. Bien d'autres occasions permettaient aux jeunes de se rassembler, au cours de l'été : piqueniques, excursions en bateau, représentations théâtrales. Durant les jours gras, des groupes de villageois s'entassaient dans les traîneaux pour aller festoyer chez les parents et amis de la campagne. Au loin de l'église, on se permettait quelques innocentes sauteries sous l'oeil indulgent des maitresses de la maison.

Durant la belle saison ou à l'époque des fêtes, les prêtres et les professionnels issus de la paroisse faisaient un séjour plus ou moins bref, au milieu des leurs. Ces visiteurs de marque étaient toujours accueillis avec joie et considération par ceux qui les avaient vu grandir et prospérer. Ils étaient fiers et heureux de voir des enfants de la paroisse officier au saint autel. Ils auraient sans doute désiré les entendre prêcher plus souvent, mais les circonstances ne s'y prêtaient guère. Les enfants de chœur servaient leur messe avec empressement tout en enviant leur saint état; ils étaient touchés des attentions et des paroles affectueuses de ces bons abbés et, encore davantage, du généreux pourboire qu'ils leur laissaient en partant. Plus que tout autre, ils remarquaient le chanoine Léon Pratte, qui descendait du quatrième rang, tôt le matin, pour célébrer le saint Sacrifice. Assis pieusement dans

sa voiture, il se passait les rênes autour du cou afin d'égrener plus commodément son chapelet.

On peut affirmer sans exagération que la période qui s'étend de 1900 à 1916 a été pour Saint-Charles l'âge d'or du clergé, de la vie religieuse et des professions libérales. On comptait alors parmi les prêtres vivants issus de la localité : Mgr Amédée Lefebvre, supérieur du Séminaire de Sherbrooke, M. le chanoine Léon Pratte, supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe, messieurs les abbés Charles Lescault, Albert, Stanislas et Elphège Gervais, Paul Desrochers, Anthime Roy, Frédéric Tétreau, Donat Breton, Léonidas Geoffrion, Hormisdas Tétreau et le père jésuite, Fusèbe Durocher. Mgr Léonidas Adam et son frère, le chanoine Amédée, bien que nés à Saint-Mathias, avaient passé leur jeunesse à Saint-Charles et peuvent être considérés à bon droit comme étant des nôtres ainsi que le fils de l'ancien hôtelier Tétreau. Il convient d'ajouter à cette liste les étudiants d'alors qui se destinaient au sacerdoce ou à la vie religieuse : messieurs les abbés Georges Lussier et Anthime Meunier, le franciscain Frédéric Chicoine et le frère Oblat, Georges Meunier.

Parmi les religieuses actuelles et celles en voie de le devenir, nous relevons les noms suivants : Georgiana Chicoine, Edouardina Lacroix, Anna Bayard, Edméc Adam, Alice Roy, Oliva Lusignan et Marie-Alda Lapierre des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, Octavie et Fernande Lapierre des Soeurs Grises, Yvonne et Thérèse Guertin des Soeurs Visitation, Lorette et Germaine Lusignan des Soeurs de Saint-Joseph, Bernadette Langevin des Soeurs de la Providence, Mathilde Lussier des Dames de la Congrégation, Soeur Loiselle de la communauté des Clarisses, Jeanne Laliberté et Marie Gervais des Soeurs de la Présentation de Marie, Mlle Franchère des Soeurs du Bon-Pasteur.

La liste des professionnels était également bien fournie : on y trouve les noms de Valmore Bienvenue, député, ministre et juge, de Téléphore Lacroix, magistrat, des avocats Félix Desrochers, Paul Miller et Omer Lussier aussi ingénieur forestier, des notaires Georges Bienvenue et Maurice Lussier, des médecins : Hermas Deslauriers, député, Honoré Meunier, Laurent Lussier, Armand Desrochers, Onile Lagüe, Paul Lacroix, déjà engagés dans la pratique de leur profession auxquels il faut ajouter Georges Langevin, Albert Rémi et Jules Lussier, Donat Voghel et Pierre Meunier encore aux études, mais destinés à l'art médical.

La musique était en honneur au village : plusieurs jeunes filles avaient étudié le piano et le chant dans les différents couvents qu'elles avaient fréquentés. Bien avant l'arrivée des Soeurs de la Présentation, mademoiselle Gabrielle Franchère enseignait déjà le piano aux fillettes de la localité.

Le trio Desrochers formé de Joseph, violoniste, de Félix, clarinettiste et d'Armand, pianiste mérite une mention honorable. Son exécution artistique relevait le ton de toutes nos séances récréatives et impressionna même les gens de la métropole.

Cet ensemble de gens cultivés dont faisaient partie les notables du lieu donnait à la paroisse une note marquante de savoir-vivre, d'aisance et de bonne société. En somme, il faisait bon vivre à Saint-Charles en ces temps heureux.

LA POLITIQUE

Comme la majorité des Québécois de la fin du dix-neuvième siècle, les citoyens de Saint-Charles favorisaient le parti conservateur : mais, l'avènement de Wilfrid Laurier, ce grand seigneur, orateur d'envergure et politicien avisé, changea l'allégeance politique d'un grand nombre de ses congénères. Son prestige en fit un héros auquel ils pardonnèrent benigne-ment sa mentalité pro-britannique et des attitudes fort discutables au point de vue patriotique.

Il n'y a pas de doute qu'à ce moment-là, quelques-uns des nôtres se rangèrent sous la bannière libérale et contribuèrent à élire uniquement des députés de ce parti, de 1900 à 1916, exception faite pour l'élection d'Henri Bourassa en 1908.

En ces temps-là, l'esprit de parti dominait au point que l'on devait être « rouge » ou « bleu » de père en fils et que changer de parti équivalait à une véritable trahison. Cette philosophie politique par trop rudimentaire n'affectait pas outre mesure les votants de Saint-Charles : ils évoluaient sensiblement vers une conception plus juste et plus large du devoir civique. Certains d'entre eux, par tempérament ou par souci de rester en bonnes relations avec le public, se tenaient à l'écart des menées politiques et votaient discrètement pour le candidat le plus méritant.

Le village ne connut pas ces bagarres disgracieuses qui marquaient fréquemment les luttes électorales

et les orateurs en quête de votes étaient écoutés avec respect, sans égard à leurs opinions personnelles. Les électeurs entendirent placidement les divers candidats de l'époque à la députation soit fédérale, soit provinciale : Taché, Guimond, Gauthier, Bouchard, Beau-parlant, Morin et Bourassa entre autres.

Félix Desrochers, en sa qualité d'enfant de la paroisse et de la vaillante lutte qu'il livra au puissant politicien, Damien Bouchard, mérite une mention spéciale. Sans remporter la victoire, il obtint un succès notoire et fut largement appuyé par ses coparoiissiens dans une touchante manifestation de solidarité.

Bien que modérée, l'activité politique n'était pas totalement absente de notre milieu. Elle s'exerçait discrètement par un petit groupe qui se permettait, selon l'usage courant, la cabale et la subornation.

C'est ainsi que des partisans d'un candidat approchèrent un citoyen intègre et fort indépendant et lui offrirent quelques dollars en échange de son vote. Il refusa sans ambages, mais commit l'imprudence de répéter à qui voulait l'entendre que le candidat X avait voulu l'acheter. Sans doute, il signifiait les organisateurs plutôt que le candidat lui-même, mais ses paroles lui furent rapportées telles quelles par ses zélés partisans. En conséquence de son indiscretion, cet honnête votant fut appelé en cour de justice pour offrir des excuses et payer l'amende imposée par le juge.

D'après la rumeur, le député sortant, Aimé Beau-parlant, aurait pris son coup de mort à Saint-Charles par suite du refroidissement auquel il s'exposa en retournant chez lui dans une automobile découverte, au terme de son discours électoral, durant la campagne de 1911.

Saint-Charles fut un des principaux théâtres de l'insurrection de 1837 contre la clique d'administrateurs fanatiques et spoliateurs encore plus que contre la Couronne britannique, bien que celle-ci ne fût pas sans faute pour avoir encouragé l'anglification de nos institutions nationales et l'implantation de la religion Anglicane.

Que restait-il, au début du siècle, des vestiges de ce combat malheureux où environ trente des nôtres perdirent la vie ? Tout d'abord, la maison des Guyon, imposante par sa masse de pierre et son architecture manoriale, s'était conservée intacte. C'est là que s'étaient rassemblés les cinq mille auditeurs des cinq comtés pour entendre les chefs patriotes prononcer leur harangue du haut d'une estrade, le 23 octobre 1837.

L'église était également celle-là même qui avait servi d'abri nocturne aux troupes anglaises, chevaux y compris, tandis que les prisonniers étaient confinés dans la sacristie, après la défaite du 25 novembre de la même année. Rien n'indiquait le lieu de sépulture des braves tombés sur le champ de bataille. Les feuilles du registre paroissial qui auraient pu nous renseigner sur ce point font défaut.

Malgré son délabrement, une mesure subsistait à cinquante pieds de la route principale et a dû servir de fort aux combattants, étant située à l'intérieur de la barricade qui fut érigée à partir du manoir Débartzch jusqu'à la rivière. Rien ne reste de ce manoir qui fut incendié et rasé en l'occurrence.

Un habitant possédait quelques fusils à pierre utilisés lors du combat : ils furent encantés à son décès. Un autre détient encore, avec un soin jaloux,



Monument des patriotes de 1837

un boulet tiré par la troupe anglaise de Wetheral, venue de Saint-Hilaire..

Ma grand-mère nous racontait qu'elle s'était enfuie vers la forêt avec l'épouse du bedeau lorsqu'elles entendirent les cloches de l'église sonner le tocsin, à l'approche de l'ennemi. Elles avaient suivi les méandres du ruisseau en se dissimulant derrière ses berges. Son futur mari avait pris part au combat, derrière les retranchements et avait eu la main percée d'une balle. Pour échapper à la tuerie, il chercha le salut en fuyant vers la rivière qu'il traversa à la nage ainsi que Viger et quelques autres. On rapporte qu'un des combattants évinça ses poursuivants en se cachant sous le plancher de sa porcherie. Un autre conserva la vie en simulant la mort et en supportant, sans trahir sa douleur, les coups de baïonnettes que lui infligèrent les soldats pour s'assurer de son trépas.

On ne peut passer sous silence le geste félon d'un citoyen qui mit hors de service un canon des patriotes en mouillant sa poudre par un moyen trop naturel. Ce canon posté près du ruisseau de l'Amyot, chargé de chaînes et de pierres, était destiné à arrêter la colonne du colonel Gore venant de Sorel. D'autre part, on avait scié les solives du pont en sorte que le canon ennemi, après s'y être engagé, devait s'effondrer sous son propre poids.

Soixante-dix ans après, les descendants de ces braves se remémoraient avec fierté cet acte de bravoure qu'ils avaient accompli à l'instigation des chefs politiques en vue de mettre fin aux injustices et à la persécution des conquérants. Le curé de la paroisse, Augustin-Magloire Blanchet, futur évêque de Nesqually, partageait leurs sentiments sans pouvoir s'associer à leur violence : il les bénit avant le combat et après, il donna l'extrême-onction aux mourants. Soupçonné de sympathie avec les rebelles, il fut incarcéré

à Montréal, pendant quelques mois.

Un monument érigé, au village, conserve les noms de ces braves qui méritent notre admiration bien que la sagesse de leurs guides politiques reste sujet à la controverse, aux divers points de vue moral, politique et militaire. Leur sacrifice a certainement attiré l'attention des plus hautes autorités britanniques sur l'administration malfaisante de ses représentants canadiens et amené des améliorations sensibles au cours des années subséquentes.

LE GRAND FEU DE 1906

Comme il convenait aux enfants de ce temps-là, nous avons été mis au lit vers les huit heures et demie. Un fort vent secouait violemment la tôle de la toiture et nous aurait empêché de dormir à un âge moins tendre et moins incliné au sommeil. Le repos fut de courte durée : des cris montent de la rue, des bruits de pas et de voix, à l'intérieur de la maison, nous éveillent complètement. Sautant à bas du lit, nous allons rejoindre auprès d'une fenêtre la mère et les soeurs plus âgées qui regardent les lueurs d'un incendie naissant. On ne peut voir davantage, car la maison du voisin masque la vue.

Sourain, la porte du rez-de-chaussée s'ouvre pour livrer passage au père qui revient du foyer de l'incendie. C'est l'école du village qui brûle avec l'habitation du maître d'école sise à l'étage de l'édifice. Déjà la maison du notaire Napoléon Archambault, qui lui est contiguë, menace ruine. C'est pourquoi le père est rentré, les bras chargés des registres de la paroisse que l'homme de loi détenait en qualité de secrétaire. Ce voisin se disposant au repos nocturne, avait aperçu les flammes ravageant le sous-sol de l'école et donné l'alarme. Il était déjà trop tard, hélas, pour étouffer l'incendie : de violentes bourrasques activaient l'élément destructeur et, bientôt, tout l'édifice fut transformé en brasier ardent, s'attaquant aux demeures voisines.

De notre point d'observation, nous voyions désormais les flammes tournoyer et éclairer de leur sinistre éclat cette partie du village; des étincelles emportées par le vent remplissaient l'atmosphère comme des flocons de neige par une tempête d'hiver. La conflagration devenait inévitable et le père décida de procéder au sauvetage des meubles et de la lingerie. Sans attendre cet ordre, nous nous étions rhabillés, prêts à faire face au pire. Grelottant de froid et d'émotion, chacun se mit fiévreusement à l'oeuvre pour dépouiller la maison paternelle. Le commis du magasin et des amis secourables vinrent prêter main forte pour en sauver le plus possible. Tout d'abord, les effets furent portés chez notre soeur aînée, sur le bord de la rivière, mais, le feu avançant rapidement, il fut décidé d'abrégé le parcours de moitié en les déposant chez la grand-mère.

Au milieu du crépitement des flammes et des clameurs de la foule grouillante, les sons lugubres des cloches qui lançaient un appel désespéré nous arrivaient portés par les rafales du vent. Des volontaires du village de Saint-Marc y répondirent généreusement en traversant la rivière avec leur pompe-à-bras, au risque d'être engloutis par les flots déchaînés. En toute hâte, ils l'installèrent sur le point du rivage le plus rapproché du brasier pour le circonscire, en autant que possible. Comme des fantômes, les sauveteurs courent à travers la fumée, s'interpellant en des accents rauques et stridents; ils s'entrecroisent, les bras encombrés d'objets hétéroclites ou poussant des brouettes débordantes. L'un d'eux a choisi ce mode de transport pour réchapper son pourceau, mais il a toutes les peines du monde à l'y maintenir.

Il faut se presser, car le feu poussé par le vent en furie progresse rapidement et détruit tout sur son passage. Il atteint déjà les maisons avoisinantes. Notre demeure faite en briques solides et recouverte de tôle

galvanisée, entourée de plus d'une rangée d'érables, aurait pu tenir contre un feu quelconque, mais comment résister à cet inferno ? Une dernière tournée dans la maison me permit de voir la maisonnette bâtie pour nos jeux d'enfance et le hangar, en proie aux flammes. Par mégarde, j'ai manqué la dernière chance de sauver les petites économies des frères et soeurs, soigneusement conservées dans la chambre à coucher des parents.

Du côté opposé de la rue, huit maisons étaient déjà consumées quand les flammes furent arrêtées par le bosquet de Dame Desilets. Mais, de notre côté, l'incendie poursuivit son oeuvre dévastatrice jusqu'à un terrain vacant, après avoir détruit douze autres résidences : vingt, en tout, sans compter les nombreuses dépendances. Le village avait été réduit d'un bon cinquième.

Cette conflagration porta un rude coup aux victimes dont quelques-unes se relevèrent difficilement. Citons en particulier celui dont les assurances avaient expiré, juste avant l'incendie, perdant du même coup et sa maison et les primes d'assurance qu'il avait payées pendant plusieurs années.

Le vide matériel laissé par la conflagration ne fut comblé que bien lentement au cours des années subséquentes. Elle aurait été causée par des cendres chaudes retirées du fourneau au cours de l'après-midi et déposées contre la fondation en bois de l'édifice scolaire.

MALHEURS

Les communautés, comme les individus, sont sujettes aux calamités de toutes sortes. Pendant plusieurs années, Saint-Charles fut la proie d'incendies presque chroniques. C'est d'abord l'incendie de la grange du boucher Pénel qui compte parmi les tout premiers souvenirs de mon enfance et qui fut suivi de près par la destruction simultanée du magasin d'Hébert et Guertin, de la résidence de ce dernier ainsi que des demeures d'Alexandre Rémi et d'un Sénécal, je crois.

Une maison voisine du magasin de J.-A. Chicoine, sur le bord de l'eau, était ravagée par les flammes, celle de Joseph Côté, en face de l'école, et, plus tard, la ferblanterie de Clément Bayard passaient au feu, ainsi que la fromagerie.

En octobre de 1906, le village fut victime d'une conflagration qui réduisit en cendres près de vingt résidences et un nombre égal de dépendances diverses. Parmi les édifices consumés, on note l'école, l'hôtel, le bureau de poste, la carrosserie, la sellerie, une boutique de forge ainsi que les habitations du notaire Napoléon Archambault, du marchand J.-A. Chicoine, du fondeur Irénée Langevin, du ferblantier Clément Bayard, du rentier Alphonse Jarret, du forgeron Antoine Demers, du boucher, du menuisier Gustave Demers, du sellier Jean-Baptiste Doire, de son gendre Philius Hébert, d'une Dame Dumaine et d'Alexandre Rémi : pour la deuxième fois en cinq ans.

Quelques années après, une grange remplie de foin fraîchement coupé brûlait par l'action de la foudre, au pied du coteau. Vers 1915, la maison occupée par Alexandre Benoît, le long du ruisseau de l'église, subissait une semblable ruine. En 1923, c'était le tour de l'église paroissiale. Pour compléter cette liste sinistre, ajoutons l'incendie répété de la fromagerie, celui des résidences de Noé Gervais et d'Hormisdas Rémi survenus dans le cours des années postérieures.

A la suite de chaque incendie, tout le monde disait d'un commun accord qu'il faudrait se procurer une pompe à incendie, puis, le silence succédait à ces vaines récriminations, jusqu'à ce qu'elles recommencent après le feu suivant. Ce n'est qu'après beaucoup de temps et de calamités que la municipalité décida enfin d'acheter la fameuse pompe.

Entre 1900 et 1916, quelques citoyens perdirent la vie dans des accidents sensationnels qui suscitèrent de l'émoi et de la sympathie dans la population locale.

M. Foisy fut tué par son boeuf vrs 1901. La chaîne reliés à l'anneau du mufle s'accrocha dans les branches et retint l'animal captif, qui saisi de rage, encorna et piétina celui qui était venu pour le libérer. C'est dans ce triste état que son fils et un voisin charitable trouvèrent le cadavre de la victime.

Un autre, Octave Chicoine, occupé à charger le foin de sa récolte, vit soudain venir vers lui ses chevaux à l'épouvante, tandis que son fils menaçait de tomber du haut de la charge. Sans égard pour son âge ni pour son embonpoint, il se précipita à la tête des chevaux pour les saisir par la bride et les maîtriser, mais le timon de la lourde voiture le frappa en pleine poitrine et le laissa sans vie.

Georges Chicoine, âgé de vingt-deux ans, assis entre ses deux frères, dans le vestibule de la maison

paternelle, fut frappé par la foudre transportée là par un fil de téléphone. Pendant que ses frères reprenaient connaissance, lui, restait sans vie. Ses funérailles furent célébrées au milieu d'un concours nombreux de sympathisants venus de toutes parts.

Le fils et les deux filles de Joseph Lusignan, traversant en voiture la voie ferrée du grand rang, furent happés par un train qui les frappa mortellement.

Le docteur Philippe Desilets, médecin retiré, perdit également la vie sur la voie ferrée de Saint-Henri de Montréal, vers 1904.

Le jeune fils de J.-B. Borduas périt dans un accident d'arme-à-feu, tandis que l'enfant de Rémi-Rémi succombait sous le choc de la perche de la brimbale du puits domestique.

LE THÉÂTRE

La première pièce de théâtre dont je me souviens, avait pour titre « Félix Poutré » et fut présentée dans l'Institut de Saint-Charles par une troupe d'amateurs venue de Saint-Hyacinthe. Ce devait être vers 1903, j'en avais saisi quelques bribes, du dehors, car la salle était bondée. Ce fut un cas d'exception : en général, les spectacles relevaient de troupes locales formées au gré du temps et des circonstances.

D'après des témoignages fiables, la tradition remontait assez haut. On rappelait entre autres cet incident drôlatique survenu à un acteur qui simulait derrière les coulisses un cheval hennissant et piaffant, quand une traction trop vigoureuse des rênes le fit tomber à la renverse sur la scène, au milieu des rires de l'assistance.

Les talents ne manquaient pas dans la paroisse : on les trouvait facilement dans les deux sexes et à tous les âges. Comme les pièces mixtes étaient sévèrement prohibées, l'ensemble des exécutants devaient être exclusivement masculins ou féminins. Les représentations se donnaient à l'Institut ou salle des délibérations du conseil municipal. A une extrémité se trouvait la scène où siégeaient le maire et ses conseillers ; à l'autre, on avait dressé des gradins capables d'asseoir bon nombre de spectateurs, on accommodait les autres avec de simples bancs ou des chaises recueillies de porte en porte et voiturées par des volontaires, au lieu du spectacle. Le plus souvent, la musique des entractes était

confiée au trio Desrochers comprenant violon, clarinette et piano. On suppléait à leur absence par un solo de chant ou de piano.

Célibataires et mariés composaient indistinctement la troupe masculine que dirigeait le vicaire paroissial ou quelque autre notable. Costumes, perruques, épées, barbes et maquillage étaient fournis par la firme Ponton de Montréal. Entre autres pièces présentées par eux je signalerai : les deux comédies : « Le Conscrit » et « Les Brigands invisibles » puis les drames « Chantepie » et le « Portefeuille rouge ». Pour les acteurs du « Portefeuille rouge », le plus dramatique de la soirée fut la disparition mystérieuse du portemonnaie du trésorier avec les recettes de la représentation : environ soixante dollars. Les perdit-il par mégarde ou lui furent-ils escamotés ? On s'en tint aux hypothèses, aux soupçons puis finalement au secret. Quant au « Conscrit » les organisateurs de la comédie se rendirent compte, la veille de l'exécution, que l'acteur principal s'était mis hors d'état de remplir son rôle. La représentation eut été contremandée sans l'intervention d'un étudiant exceptionnellement doué, au double point de vue art et mémoire, qui accepta de remplacer l'absent : il le fit d'ailleurs avec avantage. La même aventure faillit se répéter à l'occasion du numéro que donnèrent les étudiants du Collège de Sherbrooke, durant leurs vacances d'été.

Les dames et demoiselles ne se laissaient aucunement surpasser ni par le nombre ni par la qualité de leurs spectacles. Mentionnons « La Chaumière bretonne », « Geneviève de Brabant » entre autres pièces, puis deux opérettes bien réussies : « La Fille du Sonneur de Cloches » puis le « Savoyard ».

Soigneusement préparés par les Soeurs du couvent, les essais des enfants de huit à douze ans furent accueillis avec enthousiasme par les parents, tout parti-

culièrement dans « Le Millionnaire d'un jour ». Les jeunes sont toujours assurés d'un franc succès : leurs petites bévues sont pardonnées d'avance et, loin d'amoindrir leur réussite, semblent y ajouter de l'agrément. Leur contribution était surtout goûtée dans les tableaux vivants où l'on reproduit les mystères de la religion comme la Noël et les grands faits de l'histoire. Le feu de Bengale aux vives couleurs rehausse inmanquablement l'éclat de ces impressionnantes visions.

La population, d'autant plus friande de distractions qu'elles étaient clairsemées, remplissait à capacité les modestes salles disponibles et payait volontiers son écot, pour applaudir qui un parent, qui un ami. Elle quittait le spectacle aux notes enlevantes de « Vive la Canadienne » tout heureuse d'avoir participé à ces réjouissances populaires où on oublie un moment les misères de la vie.

LES « SUCRES »

Dès le début de mars, les jours ont allongé, la neige fond sous le soleil du midi et l'on commence à parler des « sucres ». Le ferblantier se livre fiévreusement à la fabrication des récipients destinés à recueillir la sève des érables; les habitants se rendent à la cabane pour remettre en ordre de service les chaudières, les chalumeaux, les tonneaux, la chaufferie et les bacs d'évaporation. Il faut être prêt à toute éventualité, car le temps propice à l'industrie du sirop d'érable est fort capricieux. Chacun doit aviser à l'entaille de ses arbres, selon la location de son érablière et conformément à la température présente. S'il manque d'intuition, il se mettra à l'oeuvre trop tôt ou trop tard. La fin de la saison est plus facile à prévoir, l'altération de la sève l'indique assez clairement.

Les villageois, qui ne manqueraient pour rien au monde leur partie de sucre annuelle, attendent impatiemment les invitations des ruraux qui, d'ailleurs, se font un plaisir de les convier à ce divertissement très goûté de tout vrai Québécois.

Par un matin frisquet, les invités se mettent en route, à pied ou en voiture, à travers les champs et la forêt, cheminant péniblement jusqu'à ce qu'ils aient atteint la clairière où se dresse la fameuse cabane à sucre. A l'arrivée, il fait bon se réchauffer autour des bacs en ébullition. Les hôtes s'empressent de débarasser les arrivants de leurs manteaux et de les suspendre aux clous qui parsèment les cloisons. Ils leur

offrent ensuite du réduit bouillant pour ranimer leurs membres engourdis par le froid et l'inertie. Quelques-uns, cependant, ont pris soin de se munir d'un cordial plus effectif qu'ils consomment à l'écart et avec plus ou moins de discrétion.

La matinée déjà écourtée par le voyage se passe à prendre contact avec les convives et à jouir du spectacle de la nature en éveil, à condition que la neige soit partie et que la terre découverte commence à s'échauffer sous l'ardeur du soleil printanier. En se promenant sous bois, on aperçoit des plantes courantes gracieuses et verdoyantes qui se prêtent admirablement à la confection de guirlandes.

Ceux qui n'ont pas la patience d'attendre le dîner pour apaiser leur faim boivent des oeufs frais à même la coque. Mais les convives en appétit ne tardent pas à s'asseoir autour de la table rustique chargée d'une omelette substantielle assaisonnée de grillades dorées et juteuses et accompagnée du bon pain de famille. Le thé a cédé la place au réduit bouillant qui complète le menu champêtre. En d'autres milieux, les crêpes arrosées de sirop remplacent l'omelette. De toute façon, les dîneurs ont satisfait leur appétit vorace par la quantité sinon par la variété.

Mis en train par cette réfection stimulante, les gens causent avec animation, racontent des histoires joyeuses ou chantent en chœur, en attendant le moment de lécher la palette trempée dans le sirop épaissi à point, c'est-à-dire dont les gouttelettes tombent en filant. S'il y a encore de la neige, on l'y dépose en minces couches bientôt durcies. Gare à ceux qui portent dentiers, car ce bonbon collant est de nature à leur créer de graves embarras. Il faut surtout se garer des loustics qui cherchent à maculer de suie ou qui mettent du bois de plomb dans le sirop. Ce puissant laxatif cause à ses victimes plus d'ennuis que de plaisir. Il

arrive aussi que l'abus des liqueurs alcooliques en a rendu turbulents et audacieux.

Semblables écarts de conduite sont décidément exceptionnels. En général, les invités rentraient au foyer grisés d'air, de soleil et de sucre et pleinement divertis par cette emballante excursion.

A côté de ces parties de sucre plus ou moins ouvertes et un tant soit peu cérémonieuses, il y avait les parties familiales où régnaient l'intimité, l'abandon et la détente la plus absolue. Alors que la rivière est à peine dégagée de ses glaces flottantes et conserve encore un niveau très élevé, l'oncle Léon nous prend dans sa barque et, à force de rames, nous conduit à la hauteur de son érablière, à deux milles, en amont du village. La deuxième étape consiste en une marche à travers les champs durcis par le froid de la nuit, depuis le bord de l'eau jusqu'à la lisière du boisé. Tout fiers d'avoir parcouru une si grande distance sans fatigue, nous pénétrons enfin dans l'érablière et apercevons la cabane à travers les arbres, mais il faut d'abord déguster l'eau d'érable qui tombe en gouttes cristallines dans les cassots débordants. Rien ne vaut cette boisson fraîche et délectable pour apaiser la soif excitée par une si longue promenade.

La fournaise métallique n'avait pas encore remplacé le fourneau de maçonnerie et l'oncle faisait son brassin de sucre dans une marmite en cuivre; néanmoins, ses produits l'emportaient sur la moyenne par leur couleur dorée et la finesse du goût. Il terminait ses opérations en remplissant de sucre encore liquide des coques vides qu'il nous réservait ainsi que des moules minuscules aux formes diverses : étoiles, coqs, trèfles, losanges, etc.

Au retour, il portait sur son dos les produits de son industrie, comme il s'était chargé, à l'aller, des provisions du jour.

Ces randonnée entreprises dans un bain de soleil printanier se terminaient parfois dans des bourrasques de neige bien connues sous le nom de giboulées d'avril. À cet âge si tendre, on apprenait déjà, par expérience, que les bonheurs d'ici-bas sont rarement parfaits.

PIQUE-NIQUE AUX ILES

Tous les étés, par un jour ensoleillé, le père de famille emmène les siens aux îles Jeannotte, distantes du village d'environ trois milles. Le parcours s'effectue en chaloupe et, à la voile, quand le vent s'y prête.

Chacun met la main aux préparatifs : les garçons courent au champ de maïs pour en faire une abondante provision; on cueille au potager des concombres, des tomates qu'on entasse dans les paniers avec les vivres et les ustensiles indispensables au repas champêtre. En toute hâte, la famille, chargée des bagages, s'achemine vers le rivage. Ceux qu'elle croise dans la rue principale devinent aisément le but de leur sortie et leur souhaitent bien du plaisir.

Le père est déjà au rendez-vous. Il a rengé au fond de la barque son fusil de chasse et ses lignes de pêche, afin de se livrer à ses sports favoris. Navigateur accompli, il a gréé la voile, car le vent du nord souffle favorablement et le dispensera de ramer. Ayant rangé les effets, tous ont pris place à bord et la chaloupe démarre lentement à l'abri du quai avoisinant. La voile hissé au mât et bientôt déferlée entraîne l'embarcation à un rythme croissant sur les vagues moutonneuses. Filant à bonne allure, on passe devant le pont des soupirs qui enjambe le ruisseau de l'église; on salue le clocher qui émerge au-dessus des grands ormes.

A peine a-t-on dépassé les dernières maisons du village de Saint-Charles, qu'on se trouve en présence

des habitations, de l'école, de l'église et du quai de Saint-Marc, ensemble coquet et paisible. Un peu plus loin, le père signale la maison paternelle en pierre des champs, occupée présentement par un de ses frères, à quelques arpents de là, c'est la ferme de sa soeur. A ce moment précis, notre embarcation heurte une immense roche dissimulée par l'eau. Sous la violence du choc, elle s'arrête net et se met à osciller dangereusement. Les passagers ont sursauté d'émoi et le garçon qui dormait couché sur les bagages, à l'avant, s'éveille en peur, tous s'efforcent de rester calmes pour éviter le pire. Après un moment, la solide embarcation reprend son équilibre et les passagers se remettant de leur émotion continuent le voyage qui tire à sa fin.

La première île est à proximité, ils longent sa côte bien connue tout en se demandant si quelque autre pique-niqueur ne les aura pas devancés et pris possession du site accoutumé : ce point de vue élevé à l'ombre d'un gros orme hospitalier. Cet endroit idéal qui fait l'envie de tous est libre.

Sans attendre de toucher la grève, un jeune empressé saute à bas de la chaloupe : mal lui en prend car son pied glisse sur la terre glaiseuse et il s'étend de son long dans la vase. Ses compagnons gravissent le sentier en courant pour s'emparer au plus tôt de la place convoitée.

On procède prestement au débarquement et les bagages sont déposés à l'abri des pins. Tout en se délassant, les adultes examinent les lieux et notent les changements accomplis par la nature, depuis la dernière visite. Le gros orme qui borde la hauteur est de plus en plus menacé par l'érosion et, avant longtemps, sera déraciné par le vent. De leur côté, les jeunes se faufilent dans une course éperdue sous le fourré, jusqu'à une grange mi-remplie de foin qui a servi, plus d'une fois, à protéger les excursionnistes contre une onnée soudaine.

Au moment où le père appareille ses agrès de pêche, on lui signale la présence d'un héron en plein vol. Vite, il saisit son fusil, en ajuste le tir et fait feu. Touché mortellement, l'échassier, vire-voltant, tombe au sol où nous courons le repérer. Cette réussite montre tout au plus l'habileté du tireur, car la chair de cet oiseau-là n'est guère mangeable : ses ailes, toutefois, serviront de plumeaux pour les soins du ménage.

L'incident terminé, le père met à exécution son projet de pêche. Il ancre sa barque entre les deux îles et jette ses lignes dans l'attente de sa proie. Les enfants s'amuse à patauger sur le rivage en cueillant des écailles d'huîtres et des limaçons aux formes et couleurs diverses.

En prévision du diner, la mère et ses filles remettent en place les roches calcinées utilisées maintes fois en guise de foyer pour cuisiner les aliments. Elles ne lésinent pas sur la quantité, car l'appétit ne manquera pas après les violents ébats de la matinée, au grand air.

Le menu est relevé par quelques poissons rapportés par le pêcheur triomphant, très sensible aux félicitations dont il est l'objet. Un copieux repas pris à l'ombre des sapins odorants produit une langueur qui dispose efficacement au sommeil. C'est là un phénomène bien connu du papa qui l'a prévenu en apportant son hamac. Il s'y étend confortablement et, au chant strident des cigales, s'assoupit et s'endort comme un bienheureux. Il mérite bien cette détente complète, celui qui porte le poids des responsabilités d'une large famille et d'un commerce harassant.

Les jeunes garçons trop exaltés pour dormir s'enfoncent dans le bosquet à la recherche de la gomme d'épinette. Armés de leurs canifs, ils en extraient des particules qu'ils mâchent à l'envi. A l'instar des visiteurs précédents dont ils aperçoivent les initiales gra-

vées sur l'écorce des arbres, ils veulent, eux aussi, laisser des traces indélébiles de leur passage en inscrivant les leurs.

Une fois le lavage des ustensiles accompli, l'élément féminin se groupe au pied de l'orme séculaire pour s'abandonner à une causerie conditionnée par le calme et la poésie du paysage.

La digestion étant faite, on songe au bain. Le minuscule détroit qui sépare les îles, avec son eau profonde et presque tiède, sert leur dessein à merveille. Sur ce fond moelleux, les plus braves s'aventurent jusqu'au centre où l'on perd pied et où la nage devient obligatoire. Là encore, l'agitation est vive et accompagnés de cris et d'interpellations bruyantes. On se repose de cette fatigue en se régalant de pistaches et de friandises.

Le soleil a baissé notablement et invite au retour. Tous réintègrent l'embarcation et, en route pour le foyer paternel, sur une rivière à peine ridée par la brise légère. La tâche des rameurs sera d'autant plus facile que le courant donne dans le même sens. C'est une aide appréciée, car une lassitude béate s'empare des navigateurs à la fin de ce jour où l'exercice physique a eu sa large part. Ils goûtent dans l'intime de leur être la joie profonde de ce divertissement sain et honnête qui rompt avec la monotonie de la besogne routinière et infuse une énergie nouvelle pour reprendre le cours ordinaire de la vie.

VISITE À LA FERME

Les enfants des fermes avoisinantes fréquentaient la même école que ceux du village et liaient facilement amitié avec eux. Cette affection était d'autant plus vive que l'éducation familiale les rapprochait davantage.

Nous nous étions attachés plus particulièrement aux jeunes d'une famille de cultivateurs sociables et distingués. Aussi, durant les vacances d'été, alors que le besoin d'évasion se faisait sentir et que la belle nature devenait invitante, nous partions en groupe rejoindre les copains de la ferme située à cinq ou six arpents du centre. Assurés de la réception enthousiaste des compagnons de classe, nous pouvions compter également sur l'accueil bienveillant de leurs parents.

Après les salutations d'usage, les gosses ne tardaient pas à entreprendre la visite des dépendances remplies de machines agricoles et d'instruments aratoires, en quête d'informations sur leur usage et fonctionnement. A certains jours, aux temps des semailles, de la fauche du foin, du battage de l'avoine et du pressage du foin, ils avaient la bonne fortune de les voir à l'oeuvre.

Un plan incliné et rotatif mis en mouvement par le poids d'une paire de chevaux active la batteuse qui lance la paille au loin pendant qu'elle laisse tomber le grain dans un sac accroché à son flanc. Le pressage du foin libre requiert une force plus grande encore

fournie cette fois par les chevaux qui tournent sans fin autour d'un cabestan qui transmet le pouvoir au moyen d'une longue tige de fer. Des manoeuvres s'agitent auprès du pressoir pour le remplir de foin qui sortira réduit en balles compactes et solidement assujetties par des fils de fer. L'opération la plus dangereuse consiste à introduire le foin dans l'ouverture du pressoir en le foulant du pied, si l'ouvrier manque de vigilance le foulon du pressoir lui écrasera la jambe comme l'accident s'est produit de fait, chez un autre cultivateur du lieu. La victime resta affligée de claudication, sa vie durant.

La tasserie de foin les attirait plus que toute autre chose : c'est qu'elle leur permettait de satisfaire le goût du risque propre aux jeunes. Bannissant toute crainte, ils grimpaient sur les poutres et se lançaient dans le vide pour retomber sur l'amas de foin qui les recevait en douceur tout en les faisant rebondir légèrement. Après un bon moment de ce jeu enivrant, les gamins visitaient l'étable où chevaux et vaches semblaient étonnés de leur présence au premier abord puis recevaient placidement leurs caresses. Les veaux du printemps, si naïfs et si sympathiques recevaient sans contredit la meilleure part de leurs tendres démonstrations. De là, on passait à la bergerie où les douces brebis subissaient sans résistance les marques d'affection. Il en allait autrement avec le bélier qui se montrait revêche à l'égard de ses turbulents visiteurs. Cette attitude hostile suffit à lui attirer des taquineries et des provocations. L'un d'eux, penché trop bas sur la clôture, fut pris en défaut et reçut en plein front le coup de tête du bélier et tomba à la renverse. Le choc, peu violent, causa plus de surprise que de mal et le jeune en fut quitte pour son émoi.

A l'été, on allait à la recherche des fraises des champs ; à l'automne, on recueillait des glands sous les chênes altiers ou, ce qui est mieux, des noix douces.

Ah ! les charmantes excursions pleines d'inédit et de pittoresque, on les répétait de temps à autre, avec un plaisir toujours nouveau. Elles nous familiarisaient, nous les villageois, avec les gens de la campagne, pour le bien de tous.

PÈLERINAGE À SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

Au début de juillet, des pancartes appendues aux murs du vestibule de l'église annonçaient aux paroissiens le pèlerinage annuel au sanctuaire de la bonne Sainte-Anne, à bord des vapeurs de la compagnie Richelieu et Ontario.

Cette sollicitation était toujours la bienvenue de la part des fidèles formés de bonne heure à la dévotion envers la bienheureuse mère de la Vierge Marie, dévotion pieusement entretenue par la présence de sa statue, par la neuvaine préparatoire à sa fête et par les exercices réguliers de la confrérie des Dames de Sainte-Anne. À l'instar de leurs congénères canadiens-français, les gens de Saint-Charles conservaient précieusement ce culte apporté de France sur nos rives par les fondateurs de la colonie. Comme eux, ils recouraient volontiers au patronnage de cette grande sainte, dans les dangers, dans les afflictions et les nécessités de la vie.

C'est ainsi qu'au printemps de 1907, une mère de famille, craignant de perdre un de ses fils gravement atteint des fièvres typhoïdes, promit de l'envoyer en pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré, s'il guérissait. L'enfant ayant recouvré la santé, les parents se mirent en devoir d'accomplir leur promesse et réservèrent à cette fin une cabine sur le « *Beaupré* » tant pour le convalescent que pour ses deux soeurs aînées et ses

deux frères cadets chargés de l'accompagner dans son pieux voyage.

La veille de la fête, les pèlerins de Saint-Charles, accompagnés de leurs proches et de la foule des sympathisants encombraient le quai, à l'arrivée du bateau « *Varennes* », à destination de Sorel. Le nombre des passagers embarqués à Beloeil, Saint-Hilaire, Saint-Marc et Saint-Charles était tel que le vapeur, rempli à capacité, dut filer droit à Sorel, quitte à revenir prendre dans un deuxième voyage ceux qu'il avait laissés en plan sur les quais de Saint-Denis, Saint-Antoine, Saint-Ours et Saint-Roch.

Ce retard d'environ cinq heures empêcha le « *Beaupré* » d'effectuer le départ à la clarté du jour et força les premiers arrivés à patienter de longues heures. Pour tromper leur attente, le capitaine promena le faisceau lumineux de son projecteur sur les Sorelois rassemblés sur le quai, insistant sur les couples d'amoureux, à leur grande confusion et au malin plaisir de la foule.

Le transbordement des retardataires étant effectué, le « *Beaupré* » démarra prestement et se mit en route. Malgré l'heure avancée, on réunit les voyageurs au salon pour la récitation du chapelet et l'audition d'une instruction préparatoire à la fête du lendemain. Fatigués comme ils l'étaient, tous se préparèrent au repos de la nuit. Ceux qui avaient des cabines s'y enfermèrent tandis que les autres s'étendaient sur le parquet, enveloppés dans leurs couvertures. Les pèlerins qui avaient le sommeil moins profond se rendirent compte qu'une violente tempête venait de se déchaîner, au milieu du lac Saint-Pierre. Le capitaine du « *Beaupré* », ce vétéran du fleuve, déjà mûr pour la retraite, craignant d'exposer la vie de ses neuf cents passagers, décida de suspendre la marche et de jeter l'ancre. Au dehors, la pluie tombait à flots, le tonnerre grondait

et les éclairs sillonnaient le firmament mais, à l'intérieur de la cabine non climatisée, la chaleur était torride.

La bourrasque passé, le navire avait repris son cours et au début de la matinée, nous apercevions le pont de Québec en construction. Cette immense passerelle suspendue atteignait, d'un côté, le milieu du fleuve, tandis que sur l'autre berge, les approches seulement étaient terminées. Confiants dans la solidité de la structure, malgré sa frêle apparence, nous la dépassâmes impavides, sans prévoir le moindrement que, deux semaines plus tard, elle s'effondrerait entraînant maints ouvriers dans sa chute et les emprisonnerait dans sa ferraille jusqu'à ce que la marée montante les eût engloutis.

Normalement, l'arrivée du bateau devait coïncider avec les messes matinales, mais le double retard prolongea indûment le jeûne eucharistique et commençait à exciter la faim des voyageurs. En face des légumes étalés sur le pont inférieure, un gosse ne put tenir plus longtemps, il acheta un concombre et le mangea sans songer à la communion qu'il se proposait de recevoir en cette occasion exceptionnelle.

Le navire accosta enfin et les cloches de la basilique s'ébranlèrent pour accueillir les pèlerins qui s'avançaient en procession vers le vénéré sanctuaire. Heureusement pour le gosse affamé, il oublia totalement son infraction et communia tout bonnement à la suite de ses compagnons.

Après la messe célébrée tout spécialement à leur intention, les pèlerins envahirent les restaurants pour calmer une faim qui devenait lancinante. Les moments libres qui suivirent la réfection furent employés à escalader la « scala santa » à examiner les ex-votos des miraculés, à visiter le cyclorama et à faire la tournée des nombreux étalages de souvenirs et objets de piété.

Trop tôt, à leur gré, la procession du Très saint Sacrement vint couper court à leur pieuse et légitime curiosité et clore les exercices officiels du pèlerinage.

De peur de manquer le bateau, tous s'empressent d'y revenir. Un court arrêt au port de Québec permet d'observer à distance la basse-ville et les hauteurs de la cité historique et de noter sur les quais la différence de niveau causée par la marée, phénomène inconnu des riverains du Richelieu.

L'abondance des passagers avait forcé nombre d'entre eux à s'installer au hasard, sur le plancher pour manger et dormir. Une bonne mère de famille assise en face de ses victuailles s'exclama en toute simplicité : « Pour une fois, les enfants n'y sont pas ; on va manger à sa faim. » Ce propos fit d'abord sourire les auditeurs, mais, après réflexion, ils admirèrent l'esprit de sacrifice des mères qui passent la meilleure partie de leur repas à servir les marmots et à se priver en leur faveur.

Durant le voyage de retour, les garçons, familiarisés avec les êtres du navire, le parcourent de haut en bas, sans se donner de repos. Rien n'échappe à leur investigation, à partir de la chambre des machines à celle de la navigation. Pendant ce temps-là, les sœurs aînées prolongent la conversation avec deux gentils Franco-Américains en promenade à Saint-Charles et dont la compagnie paraît fort agréable.

En face du village de Saint-Denis, le vapeur s'échoua légèrement sur un banc de sable. Une fois délesté des passagers du lieu, il se tira de l'impasse par ses propres moyens et ramena sains et saufs les pèlerins de Saint-Charles, heureux de se retrouver au foyer, après avoir reçu les faveurs spirituelles de la bonne sainte Anne en retour de l'accomplissement de leur promesse solennelle.

LE VIEUX BRÉHAUT

Chaque communauté héberge ordinairement dans son sein quelque type qui attire l'attention générale par sa singularité.

D'abord, celui dont je rappelle le souvenir n'était pas vraiment vieux : il dépassait à peine la cinquantaine, mais les enfants ne se font pas faute d'appeler vieux ceux qui sont sortis de l'âge mur, de plus, les gens de ce temps-là semblaient vieillir plus tôt qu'aujourd'hui. Il faut ajouter que le plus souvent, il oubliait de se raser et que sa barbe poussait noire et drue. Ses vêtements, sans être des haillons, accusaient une négligence évidente. Peu doué du côté de la fortune, il souffrait d'une grave surdité et ce n'est qu'en criant bien fort et en se répétant maintes fois qu'on réussissait à se faire entendre. Bien souvent, le sens des paroles lui échappait totalement : il n'en souriait pas moins et multipliait les signes d'approbation. L'ameublement de sa mesure se réduisait à une table, une chaise, un grabat, un vieux poêle à cuisine et une étagère boiteuse.

Peu vaillant, il ne travaillait que de façon occasionnelle, c'est pourquoi les gens se demandaient comment il pouvait pourvoir à sa subsistance, si austère fût-elle. Pour lui venir en aide, un des marchands lui fit don d'un gramophone avec quelques disques, en plus. Cet instrument musical, encore nouveau à l'époque, lui permit de gagner des sous, en parcourant la paroisse et en donnant ici et là ce qu'il appelait dans

son langage fautif des « foirées » musicales. Sa chanson préférée et celle qui lui valait le plus de succès auprès des campagnards s'intitulait : « Pierrot n'a pas de culotte, Pierrot n'a pas de chemise. »

Libre en tout temps, il faisait régulièrement la tournée des boutiques où on l'accueillait bénévolement, tout en se permettant des taquineries dont il était le premier à s'amuser.

Alors que les infirmités s'étaient accrues avec l'âge, la municipalité lui procura un lieu de refuge chez les Soeurs de la Charité de la ville de Saint-Hyacinthe.

Quelques années après, on vit le pauvre hère réparaître au village, proprement vêtu et soigné dans sa tenue. De toute évidence, il était enchanté de revoir les gens et les lieux qui avaient à jamais conquis son affection.

Une femme exceptionnelle

Madame X. était une femme exceptionnelle tout à l'honneur de Saint-Charles. Menant une vie solitaire et indépendante, elle vaquait elle-même à toutes les occupations de la ferme, sans la moindre assistance masculine. De force peu commune pour une personne de son sexe, elle maniait la fourche avec aisance, soulevait d'un tour de main les sacs d'avoine et de moulée et régnait en maîtresse sur les animaux domestiques. De stature moyenne et plutôt maigre, elle se montrait invariablement vêtue de noir : couleur qui allait bien à sa physionomie austère et réservée. Du haut de sa voiture, elle paraissait même imposante, quand elle descendait au village pour y faire ses provisions et emplettes.

Tous admiraient son courage indomptable et sa fière indépendance et, en toute vérité, on aurait pu lui attribuer ces qualités viriles qu'on a l'habitude de réserver uniquement aux hommes. Par les faits et gestes de sa vie quotidienne, elle proclamait, longtemps d'avance, cette égalité de la femme que les féministes d'aujourd'hui revendiquent avec tant d'éclat et d'insistance.

LE TIGRE DE SAINTE-MADELEINE

En ce temps-là, une rumeur inquiétante courut par le village : un tigre, disait-on, avait fait son apparition dans les bois situés à la limite des paroisses de Saint-Charles et de Sainte-Madeleine. En vrai carnivore, il aurait attaqué et dévoré quelques unités de nos paisibles troupeaux.

Les uns accueillent la nouvelle avec scepticisme, tandis que d'autres sont saisis de peur. Les plus braves suggèrent une battue en règle par des volontaires bien déterminés et armés de fusils.

Entre-temps, les rapports se font plus nombreux et mieux étayés : il est urgent de se mettre en campagne. Ce qui fut fait dare-dare par nos vaillants sauveteurs. Heureusement pour eux, ils n'eurent pas à affronter un fauve aussi dangereux que le présumé tigre; ils découvrirent en fin de compte un chien de bonne taille retourné à l'état sauvage qui, en fait, avait immolé quelques victimes pour assouvir sa faim. Il va sans dire qu'il reçut de nos braves le juste châtement de ses déprédations.

Ainsi se termina cette héroïque campagne qui mit fin aux alarmes de la population tout en permettant aux rieurs de s'en payer en racontant à tout venant l'histoire truculente du tigre de Sainte-Madeleine.

LA FIN TRAGIQUE DU CHIEN « BOULE »

M. X avait une paire de gros chiens à poil ras et de couleur crème, tirant sur le jaune. L'un d'eux, jusque-là paisible, obéissant à je ne sais quel instinct mystérieux, prit en aversion un Français entré récemment à l'emploi d'un cultivateur du lieu. Chaque fois qu'il l'apercevait, il montrait les dents et faisait de sourdes menaces.

Un jour, les deux antagonistes se trouvèrent face à face, sur le quai du village. L'endroit semblait propice à une lutte à en finir et le canin se montra plus provocant que jamais, sans savoir qu'il défiait un adversaire redoutable : homme de haute stature, tout en muscles et d'un courage à toute épreuve. Ce brave homme, déjà excédé par la hargne irréductible de l'animal et se sentant en péril, ramassa une solide perche et se lança à l'attaque. Après quelques coups vigoureusement assés, la bête gisait inerte au sol. Au comble de l'excitation et sans pitié, le nouvel Hercule porta le coup final ; puis, saisissant le cadavre par les pattes, il le traîna au bord du quai et le laissa choir à la rivière.

Le propriétaire du chien, témoin de la lutte, se sentant humilié et indigné du traitement infligé à son « Boule » fit mine d'assaillir le matador. Heureusement que les spectateurs du drame réussirent à l'en dissuader, car l'incident aurait pu prendre une tournure infiniment plus tragique.

Tel fut le triste sort du chien « Boule » pour avoir refusé à un cousin de France de s'intégrer à notre communauté villageoise.

LE TOIT ENFONCÉ

Ils sont bien terribles ces garçonnets toujours en quête d'aventures dont quelques-unes peuvent tourner fort mal pour eux-mêmes ou pour leurs parents.

Au fond de la cour, coincé entre des hangars, se trouvait l'indispensable cabinet d'aisance, petite bâtisse proprement construite et de hauteur abordable. Il n'en fallait pas davantage pour susciter l'envie de l'escalader. C'est ce que firent trois garnements : deux enfants de la maison et un petit ami à eux.

Arrivés sur le toit, ils constatèrent que celui d'une remise voisine pouvait s'aborder d'un saut : nouvelle tentation difficile à repousser. Tous trois se réjouissaient de leur dernière conquête, quand le toit vétuste s'effondra soudain, entraînant l'aîné d'entre eux dans sa chute ; le deuxième resta suspendu au-dessus du vide, à cheval sur une poutrelle, le troisième sain et sauf sur le bord de la trouée considérait, tout pantois, la catastrophe inattendue.

Le plus éprouvé atterrit sur un amas de caisses vides et s'en trouva quitte pour la peur de rester enfermé dans le hangar abandonné et probablement cadénassé. Heureusement pour lui, la porte était simplement close et il l'ouvrit sans peine.

Après une retraite hâtive et discrète, tous trois se retrouvèrent en lieu sûr, au point de départ, mais fort perplexes touchant les conséquences possibles de leur mésaventure. Comme il arrive aux jeunes en pareilles circonstances, ils résolurent d'un commun ac-

cord de garder le silence, dans l'espoir de s'en tirer à l'insu de tous.

Contrairement à leurs visés, le propriétaire du hangar avarié ne tarda pas à se rendre compte des dommages subis et, ce qui est pire, il en connaissait les auteurs. A leur stupéfaction, les bambins apprirent « entre les branches » que lui et leur père avaient réglé l'incident à l'amiable, sans la moindre conséquence désagréable pour eux-mêmes, bienheureux d'avoir un papa assez compréhensif pour garder le silence sur cet accident regrettable en lui-même, mais inévitable aux apprentis de la vie.

LE CAVALIER ENDORMI

C'était un brave jeune homme occupé tout le jour à manier le marteau, la scie et la varlope dans l'atelier de son père. La nuit à peine tombée, il se disposait ponctuellement à un repos bien mérité et, la fatigue aidant, il ne tardait pas à s'endormir profondément.

Cette habitude fort louable lui joua cependant un vilain tour. Comme tous les jeunes gens en âge de songer au mariage, il visitait assidûment une demoiselle de bonne famille.

Ce soir-là, était-ce la température ou une lassitude extraordinaire qui l'accablaient, il se sentait pris d'un sommeil irrésistible en dépit des charmes de son hôteesse. Il avait beau remuer sur sa chaise, étouffer ses bâillements, chercher des sujets de conversation, ses idées s'embrouillaient de plus en plus et finirent par s'évanouir totalement. Ses paupières s'abaissèrent pour ne plus s'ouvrir, il laissa tomber sa tête en signe de capitulation définitive.

C'en était fait, le cavalier était vaincu par le sommeil. Que devait faire la belle en une situation aussi embarrassante ? Pouvait-elle déceimment blesser la fierté du dormeur en le tirant de son sommeil ? Fallait-il par compassion le laisser reposer en paix ? Sa sensibilité piquée au vif voulut-elle se venger en lui infligeant une dure leçon ? Nul ne le saura jamais, car personne ne put connaître sûrement les réactions qu'éprouva la belle devant l'étrange comportement de son cavalier. Toujours est-il qu'en fin de compte, elle

ne le réveilla point et s'en fut dans sa chambre dormir à son tour.

Habitué au réveil matinal et probablement inconfortable sur sa chaise raide, notre menuisier fut tiré de son sommeil par l'aube blanchissante. A demi-conscient, il se demanda d'abord en quel endroit il se trouvait, puis recouvrant peu-à-peu ses esprits, il réalisa tout le ridicule de son aventure et s'esquiva sans tambour ni trompette.

Faut-il voir dans ce fâcheux incident un facteur déterminant de sa carrière ? On peut le croire sans peine : car, garçon il resta jusqu'à la mort.

L'AUTOMOBILE

Quel que fût l'attachement du peuple canadien-français au cheval, ce compagnon intelligent et sympathique, il le remplaça graduellement par l'automobile, tant est forte la pression du progrès. La transition du règne de l'hippomobile à l'automobile ne se réalisa pas toutefois sans difficulté.

Apeuré par cet hôte de nos routes, rapide, bruyant et nauséabond, le cheval faisait des écarts dangereux pour l'éviter ou tournait brusquement sur lui-même, au risque de tout briser pour fuir le monstre. Un coup de fouet pouvait lui faire surmonter sa peur, mais, l'obstacle une fois franchi, l'animal se lançait dans une course effrénée que le conducteur maîtrisait non sans peine. Si des chauffeurs, sensibles à la panique de la bête et à l'alarme des gens, stoppaient, le cocher descendait, mettait la main à la bride du cheval rassuré et le conduisait hors de la zone dangereuse.

L'automobile elle-même, récemment inventée, n'avait pas la perfection que nous lui connaissons présentement et causait de fréquents ennuis aux pionniers de ce genre de locomotion. Le moteur démarrait au moyen d'une manivelle exposée à revenir sur elle-même et à briser le poignet du manipulateur malhabile. L'engin, souvent rebelle au démarrage, exigeait de multiples efforts que devaient partager les compagnons de voyage ou les badauds pour soulager le chauffeur à bout de force. Les pneus, encore frêles, crevaient facilement sur la pointe des cailloux ou s'échauffaient sur

la chaussée brûlante pour éclater sous la pression de l'air dilaté. De toute nécessité, on se rangeait sur le bord du fossé et là, on arrachait le pneu de la roue et on rapiécait le tube intérieur avec un morceau de caoutchouc et de la colle spéciale. Cette opération mal-propre et fastidieuse prenait au moins une demie-heure, à supposer qu'elle réussit du premier coup. Pour s'en assurer on trempait le pneu dans un bassin d'eau ou dans celle du fossé. Aux arrêts, on arrosait copieusement les pneus pour prévenir ces détestables accidents. Il est arrivé que la roue elle-même s'est détachée du véhicule et a continué de courir en le laissant en panne.

Au printemps et à l'automne, les routes étaient impraticables. En été, après les pluies, il se formait des sillons durcis très dommageables aux pneus. Si possible, on parait à l'inconvénient en sortant des ornières laissées par les voitures. Les moteurs du temps, fort irréguliers dans leur performance, flanchaient assez fréquemment au cours d'un long voyage. Pour comble, les gens peu entraînés au maniement de l'auto oubliaient de remplir les réservoirs destinés à l'essence ou à l'eau. Maintes fois les chevaux ont pris leur revanche en tirant de leur embarras ces fiers concurrents. Si le mécanicien ne pouvait réparer lui-même les défauts du moteur, c'était la catastrophe, car on ne trouvait de garages que dans les villes. L'essence elle-même manquait totalement dans certains villages.

Les premiers modèles portaient le pneu de rechange accroché à leur flanc ; l'appareil servant à alimenter les fanaux reposait sur le marchepied ; la trompe et sa poire en caoutchouc était fixées au rebord du siège, à la portée de la main du chauffeur. Etant donné que les capotes en toile restaient généralement abaissées, les voyageurs se garantissaient du vent, du soleil et de la poussière au moyen de casquettes, de chapeaux noués sous le menton et de vareuses, couleur crème.

Malgré les ennuis que la nouvelle invention cause à ses propriétaires, elle étend sa popularité jusque dans les campagnes. Deux jeunes du village, cédant à l'engouement général, se rendent à Montréal pour faire l'acquisition d'une auto : elle sera usagée, puisque leur état financier ne leur permet pas d'en acheter une neuve. Sans trop de difficulté, ils trouvent une « Oldsmobile » de bonne apparence, l'essaient dans la montée du Beaver Hall et en font l'achat. Ils se dirigent vers Saint-Charles en suivant la rue Saint-Denis, quand le véhicule refuse d'avancer et bloque le trafic, à l'heure de pointe. Confus et anxieux, les automobilistes réussissent enfin à remettre le moteur en mouvement et continuent leur route sans autre incident, si ce n'est qu'ils entendent un bruit insolite qui les inquiète à bon droit. Faute d'huile un des collets qui entourent l'arbre de couche a fondu complètement. Par bonheur, le propriétaire de l'aqueduc, expert en mécanique, démonte le moteur pièce par pièce, refond le coussin d'alliage et remet le tout en son état primitif. De son côté, le vendeur de la machine ayant reconnu son tort, remboursa à l'acheteur le prix du réparation. Après quelques mois, cependant, « l'Oldsmobile » cédait sa place à une « Chevrolet » modeste, mais flambant neuve.

Ce même propriétaire faillit perdre la vie dans les circonstances suivantes. Disons d'abord qu'au début, les autos filaient à la vitesse ordinaire de vingt milles à l'heure et les chiens les contournaient en aboyant, ils prenaient un malin plaisir à mordre les pneus et même à les perforer. À l'approche d'un de ces chiens bien connu pour ses prouesses, l'automobiliste s'arma de la manivelle du démarreur et se pencha pour lui en asséner des coups. Pour son malheur, il perdit l'équilibre et tomba au sol. Comme la vitesse était réduite et du fait qu'il roula sur lui-même en touchant la chaussée, il s'en tira avec de simples contusions.

Cette chute assez bénigne ne fut que le présage des accidents plus graves et même mortels qui devaient affliger plus tard notre paroisse.

Comme toutes les grandes inventions, l'automobile affecta profondément notre société villageoise et campagnarde, sans excepter celle de Saint-Charles.

LES QUATRE FERS EN L'AIR

Le fils de famille des années 1900 travaillait pour les siens, sans salaire aucun. Tout au plus pouvait-il espérer quelques sous par semaine pour ses menus plaisirs. Mais, quand il avait atteint l'âge du mariage, son père se préoccupait de lui fournir l'attelage nécessaire à la fréquentation de sa future belle-fille. S'il manquait à son devoir, le fils, peu exigeant dans les autres choses, osait réclamer avec insistance, appuyé comme il l'était, sur une tradition bien établie.

Nul ne s'étonnait donc, à la vue de ces prétendants fièrement assis dans une voiture légère et reluisante tirée par un cheval fringant et richement harnaché. Les mains gantées et la fleur à la boutonnière, ces nouveaux chevaliers partaient à la conquête de leur dulcinée.

Vers les dix heures, la veillée étant terminée, il fallait rentrer au logis. Certains d'entre eux, pris de sommeil, se passaient les rênes autour du cou et se fiaient à leur cheval pour les ramener au foyer paternel.

Par un soir fatidique, le retour d'un de ces damoiseaux ne fut ni si calme ni si béat. La pluie tombait dru, le chemin était gluant et couvert d'épaisses ténèbres et le cheval avançait lentement, flairant sa route avec peine. A un tournant, il la perd de vue et continue en ligne droite vers un fossé profond où il culbute littéralement et s'y trouve pris, les quatre fers en l'air.

Le cocher, projeté violemment hors du véhicule, se demande où il a pu échouer. En tâtonnant autour de lui-même, il se rend compte qu'il est assis sur le ventre de son cheval.

Le pauvre animal coincé entre les parois du fossé ne peut rien pour se tirer de sa fâcheuse posture et ses pattes battent vainement l'air. Constatant son impuissance en face de la catastrophe, le cocher va réclamer du secours chez des cultivateurs bénévoles et, tous ensemble, opèrent la libération du prisonnier.

Homme et bête sont sortis indemnes de cette scabreuse aventure : un de ces contretemps inhérents à la conquête du bonheur conjugal.

NOTRE LAVANDIÈRE

Notre lavendière habite Saint-Marc, mais elle fréquente si assidûment nos rues et se montre si utile à quelques grosses familles du village qu'on l'y intègre à bon droit.

Son apport social à notre milieu consiste dans le blanchissage régulier de la lingerie familiale dont la mère seule ne pourrait s'acquitter sans surmenage. Elle venait chez nous, tous les quinze jours, beau ou mauvais temps, en hiver comme en été, en dépit de la formation de la glace ou de la débâcle printanière.

Domiciliée au coeur du village de Saint-Marc, la brave femme devait couvrir la distance d'un bon mille avant de traverser la rivière en barque ou, à pied, selon les saisons. Donc, une marche longue et pénible au vent, à la pluie et à la neige, avant de se mettre à l'ouvrage, sans compter qu'elle s'était levée tôt pour prendre part au déjeuner servi à sept heures et demie du matin.

Le lavage des vêtements et de la literie d'une dizaine de personnes se faisait en partie au moyen d'un moulin mù à force de bras. On rencontrait à l'époque des appareils en forme de cuves à bascule, mais le nôtre consistait dans une cuve fixe surmontée d'une roue semi-circulaire avec manche, activant une espèce de trépied qui brassait le linge, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. En plus d'agiter la « laveuse », il faut faire chauffer l'eau, la transvaser dans les cuves,

tant pour le lavage que pour le rinçage, essorer le linge et passer au bleu celui qui est blanc, empeser les chemises et étendre le tout au grand air. Quelques pièces demandent d'être blanchies séparément sur la planche striée.

Voilà la somme des opérations que cette femme plutôt menue et maigrelette accomplissait au cours de sa journée. Il est vrai que la mère l'assistait sans relâche, mais sa corvée restait entière puisqu'il y avait abondamment de travail pour deux.

Un si pénible effort n'empêchait pourtant pas le dialogue des blanchisseuses. Elle a tant à raconter celle qui passe constamment d'un foyer à l'autre en écoutant ce qu'on y dit et en voyant ce qui s'y passe. Elle serait une merveille de circonspection et de sainteté s'il ne lui échappait pas quelques révélations indiscrettes mais sans conséquences. Après tout, les gens d'un même milieu se comprennent mutuellement et ne se scandalisent pas de ce qui arrive à tout le monde. Prudente et diplomate, elle se gardait bien de contredire sa patronne; aussi, on l'entendait répéter à tout propos : « Madame, je vais dire comme vous. »

L'heure du repas est un moment de détente bienvenu pour cette travailleuse obstinée. Elle dîne et soupe à la table de famille, se tenant sur la réserve et prenant rarement la parole. Il est probable que le babillage des enfants ne lui en laisse guère le loisir. Comme elle avait déjà exprimé son aversion pour la viande de chevreuil, à l'occasion d'un cadeau de cette denrée à la famille, on lui en servit à son insu. Elle le mangea sans se rendre compte de ce petit tour inoffensif sur lequel tous gardèrent un silence prudent.

La vaillante lavandière se montrait sensible à nos attentions et nous traitait maternellement lorsque nous allions mettre le nez dans ses cuvettes. Elle-même avait

élevé une famille et n'avait entrepris la carrière que passé la quarantaine. La journée finie, elle recevait avec gratitude les cinquante sous qu'elle avait amplement mérités, s'enveloppait de son cache-nez, en hiver, et s'enfonçait dans la nuit froide, en route pour un foyer pas toujours plaisant si on en croit la tristesse que reflétait sa physionomie.

La présence de cette ouvrière diligente nous a appris de bonne heure que la vie n'est pas rose et qu'elle l'est encore moins pour les infortunés de ce monde.

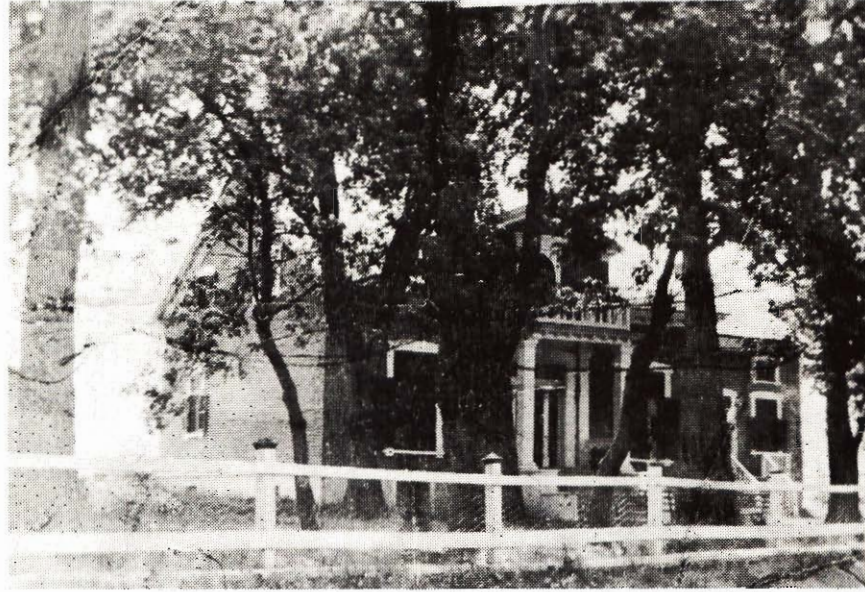
LES FÊTES AU FOYER FAMILIAL

Apprêts de la mangeaille

Vers le milieu de novembre, le poulailler du marchand local, ordinairement désert et silencieux, s'anime d'une vie intense et tapageuse. Dès les petites heures, un charivari de cocoricos retentissants vient troubler le repos léger de l'aube naissante, tout en brusquant le réveil des villageois endormis. Le cours de la journée elle-même est souvent marqué d'éclats discordants : signes trop évidents des malentendus qui désolent la nouvelle colonie gallinacée.

Les habitués de la place ne s'émeuvent guère de cette invasion aussi inoffensive que bruyante : tous les ans, ils l'attendent à pareille date, et cela depuis belle lurette. « Tiens, se disent-ils, notre voisin se prépare à engraisser sa volaille pour les fêtes. Excellente idée, mieux vaut s'y prendre de bonne heure et s'en occuper soi-même que d'attendre après les autres et courir quelque pièce de fortune, au dernier moment. »

Au logis de l'intéressé, cet événement annuel fait plus que susciter de bénins commentaires : toute la gent enfantine en est profondément remuée. N'est-il pas le signe avant-coureur des fêtes prochaines de Noël et du Jour de l'An ? Puis, il faut prendre contact avec les nouveaux venus, examiner le coloris de



Maison édiée par les Duvert, en 1859 et occupée successivement par les prêtres Lévêque, les familles Chicoine et Desrochers, puis démolie pour faire place au monument des patriotes en 1936

leur plumage, étudier leurs habitudes, sonder leurs dispositions et lier amitié, si possible. Pour ce qui est de l'amitié, pas la moindre difficulté : les marmots la conquièrent d'emblée, à leur première visite, en jetant aux bipèdes grains et mie de pain en abondance, s'amusant fort de l'empressement avec lequel ils s'en emparent.

Si accueillantes que soient ces innocentes créatures pour l'ensemble des petits, leur instinct leur a bientôt fait discerner celui qui leur apporte la mangeaille quotidienne. Elles lui réservent le meilleur de la reconnaissance dont elles sont capables. Le gosse de onze ans, chargé de cette importante fonction, la mérite entièrement. Son service est marqué au coin de l'exactitude, de la libéralité et de beaucoup de tendresse. C'est si vrai que lorsqu'il aperçoit, en pénétrant dans le poulailler, des plumes jonchant le sol et des têtes maculées de sang, il se sent le coeur gros et déplore amèrement cette humeur batailleuse qui tient ces êtres choyés de lui, dans le trouble et la terreur. Malgré son jeune âge, il entrevoit assez clairement la cause de cette hostilité toujours en ébullition : c'est que du premier au dernier, ses trente sujets sont tous des coqs. Rien d'étonnant que ces chanteclercs, autrefois maîtres incontestés de leur domaine restent jaloux de leurs droits, soucieux de leur dignité et se font un point d'honneur de les défendre dans les multiples occasions que suscite leur étroite promiscuité. Alerté par le gardien désemparé, le père de famille se rend en personne au poulailler, pour mettre ordre à la situation. Après une brève inspection, il se saisit des plus batailleurs, leurs taille le bout des ailes et leur rogne les ergots. Cette mesure radicale, jointe à l'action pacificatrice du temps, rétablit le calme indispensable à un engraissement rapide et généreux.

Ces bestioles ne devraient pas survivre au huit décembre. Pour ne pas s'arriérer dans la rude besogne

des préparatifs, les femmes de la maison tenaient à s'y prendre de bonne heure et, c'était dans leurs habitudes, de commencer par la volaille. Notre sensible tuteur devait donc s'endurcir le coeur et s'improviser bourreau de ses chers pupilles. Avec une décision supérieure à son âge, il accrochait au soliveau une corde souple et résistante, munie d'un noeud coulant. Il y emprisonnait les pattes de la victime, pendant que son frère cadet immobilisait les ailes de sa poigne la plus vigoureuse; saisissant alors dans sa main gauche cette fine tête aux yeux pleins d'angoisse, de la droite, il plantait son canif dans l'artère du cou. Après une brève hémorragie, c'en était fait du premier sacrifié et la lugubre opération se poursuivait, au milieu de la consternation générale, jusqu'à épuisement complet de la liste des condamnés. Une vraie Terreur : à cette différence que nos jeunes exécuteurs des hautes oeuvres, contrairement aux sanguinaires Danton, Marat et Robespierre ne trouvaient aucun plaisir à leur sinistre besogne : le coeur serré, les lèvres silencieuses, ils souhaitent ardemment d'en finir au plus tôt avec elle.

La tuerie terminée, les coqs sont transportés sans délai à la cuisine de la maison et déposés dans un large cuvier pour y être ébouillantés. La mère et les soeurs, grandes et petites sont déjà là, prêtes à entreprendre la plumée et l'écurage. Cette odeur de plumes et d'entrailles fumantes est une preuve d'endurance pour l'odorat trop fin des débutantes. De temps à autre, on les voit se détourner la tête et lancer un pouah bien convaincu. Quelle étrange sensation n'éprouvent-elles pas en éventrant ces corps dénudés et en y plongeant les mains pour en extraire les entrailles encore chaudes ! Elles cherchent à se distraire l'esprit en localisant les morceaux préférés des petits gourmets : coeur, gésier et foie. Les pattes coupées à la jointure sont replongées dans l'eau bouillante, en vue de les dépouil-

ler de leur rugueux épiderme : elles sont incomparables pour améliorer une soupe ou confectionner une galantine.

Au déclin de ce premier jour des grands préparatifs, chacune contemple avec satisfaction le travail accompli : trente pièces de volaille tendre et dodue, prêtes pour le four ou la marmite. C'est tout ce qu'il faut pour assurer le régal traditionnel des fêtes prochaines.

* * *

Le rideau du deuxième acte se lève sur une immolation non moins sanglante : la différence consiste dans le nombre et les proportions de la victime. Au lieu des minuscules bipèdes, s'étale, devant les spectateurs attentifs, la masse imposante d'un porc complet déjà éventré et écuré. Cette vaste pièce d'anatomie ne manque pas de les intéresser au plus haut point. Tandis que les plus jeunes s'émerveillent devant cet enchevêtrement d'os, de muscles, de nerfs et de veines, les plus âgés pointent du doigt les parties les mieux connues, les désignent par leur nom en leur assignant leur rôle dans l'art culinaire : tête en fromage, ragoût de pattes, rôtis de côtelettes, grillades, cretons, saucisses, boulettes : sans compter la graisse de rôti, les « tourtières », le coeur, la langue et les rognons. Par anticipation, ils se régalent de ces saveurs variées à l'infini. N'allez pas croire qu'ils négligent pour autant la réalité présente déjà, ils réclament bruyamment au charcutier les oreilles du porc. Tout en croquant cette chair résistante, ils suivent de près ses mouvements : admirant son tour de main et supputant le mérite des morceaux qui tombent sous son habile couperet. Ce nouvel amas de trésors gastronomiques est mis en sûreté avec la volaille dans la glacière improvisée où

l'on puisera durant l'hiver, selon les exigences de la table familiale.

En ces temps de presse, les journées se suivent débordantes d'activité pour les cuisinières et pleines d'un intérêt grandissant pour les jeunes, toujours assidus aux opérations culinaires. Cette fois, la scène prend un aspect moins tragique : ils y voient se dérouler la procession mirifique des pâtisseries les plus ragoûtantes. Personne n'a trop de ses deux yeux pour voir, ni de son nez pour sentir. On se presse autour de la table; inconsciemment, on se pousse pour occuper le meilleur poste d'observation. « Voyons, dit la mère, ricaneuse, pas besoin de mettre le nez dedans pour voir. » La soeur aînée, enchérissant sur la leçon, effleure le nez du plus téméraire avec sa cuillère chargée de pâte, au milieu d'un éclat de rire général.

Comment ne pas trouver de charme dans la confection de ces desserts dont tout le monde est si friand ? Le moindre geste des pâtissières s'enregistre fidèlement dans ces mémoires fraîches et impressionnables : car nos jeunes observateurs ont aussi l'arrière-pensée bien définie de maîtriser les secrets d'un art à la fois si utile et si agréable. Ils commencent leur apprentissage par la confection des tartes. Après tout, ce n'est pas si difficile : il leur semble qu'ils pourraient en faire autant; il n'y a qu'à pétrir de la farine avec du saindoux en y ajoutant un peu de lait et, rouler cette pâte en feuilles minces et élastiques. On prend l'une d'entre elles pour couvrir le fond de l'assiette métallique enduite de graisse; on y dépose de la confiture aux fruits, puis, on couvre le tout d'une deuxième feuille ornée d'incisions qui laisseront la vapeur s'échapper sans causer de boursouflure; on soulève alors à la hauteur de sa tête la tarte qui repose sur le bout de ses doigts, puis d'un geste gracieux l'on taille la lisière qui déborde le récipient. Il ne reste plus qu'à

souder le pourtour des deux feuilles en humectant leur face interne puis en les pressant l'une contre l'autre au moyen du pouce et des index de façon à former une dentelure artistique. Tout cela est plus simple à regarder qu'à exécuter : ces jeunes s'en rendront compte quand ils mettront eux-mêmes la main à la pâte.

Déjà le four est réchauffé à point pour la cuisson; on y dépose une première fournée qui ne tarde pas à se dorer en dégageant un riche arôme de caramel et fruits. Durant tout l'avant-midi, les cuites se succèdent sans relâche : car il en faut des tartes pour répondre au besoin des nombreuses bouches et des fêtes qui s'échelonnent à brève distance. Pendant ce temps-là, les enfants s'amusent à recueillir le résidu des bocaux à conserve, arrachant parfois à la mère indulgente une cuillerée de ces délicieuses compotes. Ils attrapent aussi les parcelles tombées des croûtes trop friables, sans compter quelque bout de pâte qu'on leur permet de cuire à leur propre compte. En moins de quatre heures, les tartes se sont ajoutées aux tartes, si bien que la grande table de la salle à manger ne suffit plus et l'on doit tirer parti de toutes les surfaces libres pour les y laisser refroidir et prendre consistance, avant de les porter au garde-manger.

Cette tâche prolongée par le travail routinier suffit amplement pour la journée et force à renvoyer au lendemain la confection des autres pâtisseries. Tant mieux, le plaisir et l'intérêt dureront plus longtemps.

Comme il convient, la leçon la plus ardue est réservée pour la fin. Qui ne sait que la technique des gâteaux est de beaucoup plus compliquée que celle des tartes ? Il y entre une plus grande variété d'ingrédients; leur mélange et leur brassage exigent un meilleur tour de main. La pâte ne doit être ni trop épaisse ni trop claire; la chaleur du four ne doit être ni trop intense ni trop faible et cette température doit se

maintenir égale durant la cuisson. Gare à la curiosité intempestive qui porte les indiscrets à ouvrir la porte du four avant la levée complète du gâteau : elle le ruinerait en partie, au dam des convives et au grand chagrin de la ménagère. Celle-ci, en toute charité, ne tient pas moins à sa bonne réputation qu'au plaisir des invités.

Nos jeunes spectateurs sont littéralement ravis par la friture des « beignes » : leur émerveillement se traduit par des trépignements, des rires et des exclamations de toutes nuances. N'est-ce pas merveille de voir ces pâles et insipides anneaux, une fois plongés dans la graisse bouillante, s'enfler, s'arrondir et se dorer à vue d'oeil, en répandant un parfum tentateur ? En manger un, tout chaud, est bien la récompense idéale pour les menus services rendus à la maisonnée, en ces jours de presse où tous les dévouements sont mis à contribution.

Nonobstant la quantité de victuailles accumulée jusque-là, nos gourmets avisés n'ignorent pas qu'il reste encore plus d'un mets savoureux à préparer. Ils se tiennent à l'affût et s'enquièreent, pour plus de sûreté, afin de ne pas manquer ces manifestations suprêmes de l'art culinaire : biscuits variés de forme, de saveur et d'ornementation, charlotte russe, caramel au sucre d'érable et autres friandises accoutumées.

Désormais, la préparation éloignée des principaux comestibles est achevée et l'on attend avec impatience l'occasion de les déguster. Chez nous, aussi bien qu'ailleurs, les plaisirs de la table occupent dans les fêtes un rôle prépondérant que chaque famille s'applique à leur conserver. En temps et lieu, le spirituel aura le lot d'honneur qui lui revient, mais les gens du Québec n'en comptent pas moins sur la bonne chère pour détendre les esprits, resserrer les liens familiaux et s'accorder une part légitime des satisfactions sensibles octroyées aux humains par la munificence divine.

ÉPILOGUE

*De nos bois le silence
Les bords d'un clair ruisseau
La paix et l'innocence
Des enfants du hameau
Ah ! C'est là mon envie
C'est là mon seul désir.*

Chanson de Fr. Hérold

Heureux est celui qui, dès son jeune âge a appris à connaître et à goûter les merveilles de la nature. Telle a été la bonne fortune des enfants de Saint-Charles-sur-Richelieu : ils ont trouvé dans ce coin de pays le décor inspirateur qui a éveillé de bonne heure leurs sens à la beauté poétique. Ils ont grandi dans la contemplation des flots changeants du Richelieu, du pittoresque de ses rives, de la verdure des plaines et de la sombre végétation de la forêt. Un coteau garni de bouquets de pins et de coquettes maisons ferme l'horizon d'une part, tandis que de l'autre les champs cultivés s'étendent à perte de vue, jusqu'au pied du mont Beloil qui dresse sa masse bleue, dans le lointain.

C'est dans ce cadre magnifique que l'enfance a pris ses ébats, couru l'aventure, essayé ses forces et éprouvé son ingéniosité, sous les regards bienveillants des parents qui ont tôt initié les jeunes aux travaux, en leur confiant des courses et des besognes appropriées à leur capacité : il y a tant à faire au village et à la campagne. En cette variété d'occupations, l'agréable se mêle toujours à l'utile, de sorte qu'il n'y a pas lieu de distinguer entre amusement et service.

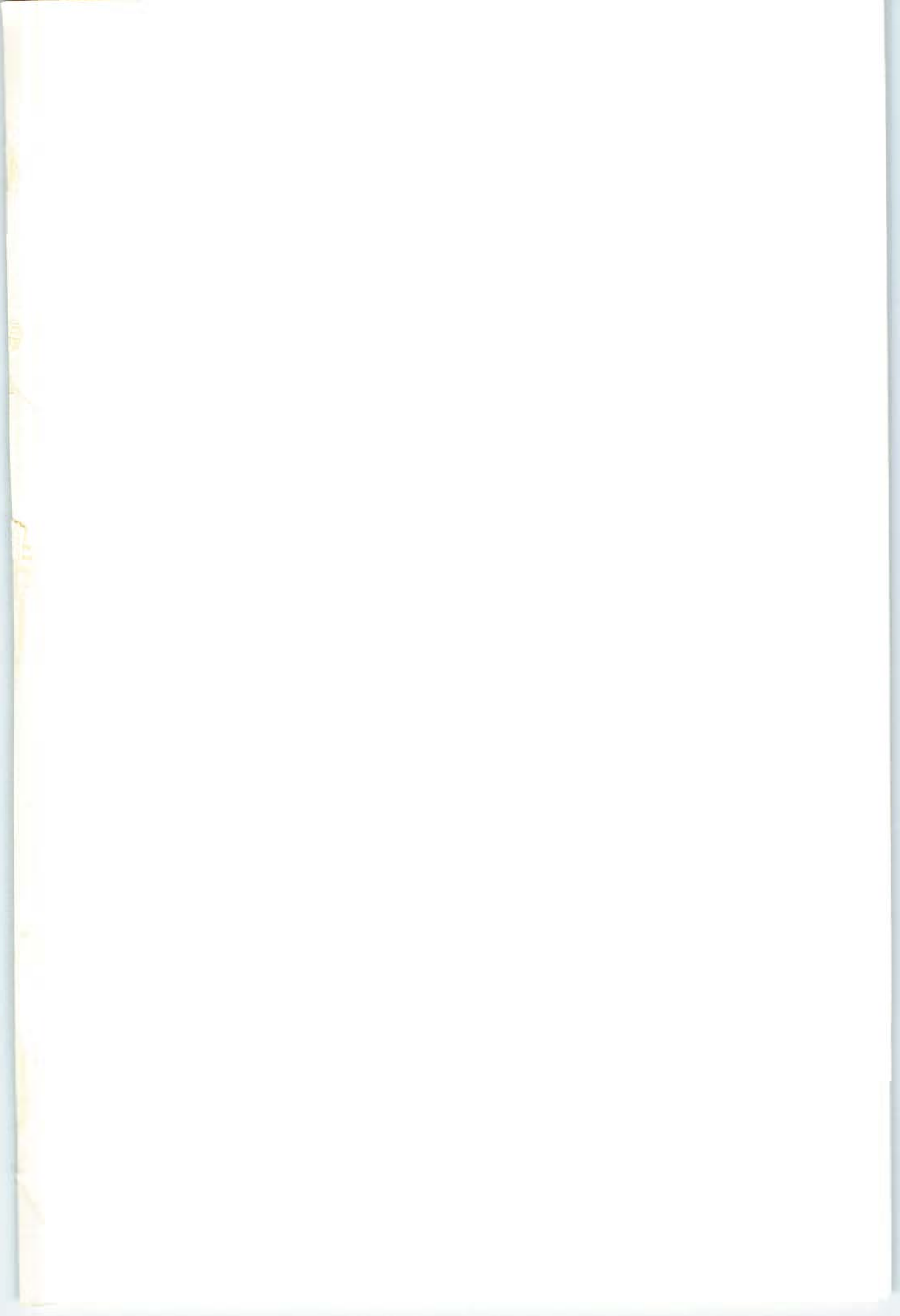
Choyés par les père et mère, les enfants le sont également par les adultes du milieu qui les accueillent avec bonhomie dans leurs ateliers où ils viennent satisfaire leur désir d'apprendre autant que leur curiosité enfantine. Dès cet âge, ils sont reconnus comme membres véritables de cette famille élargie qu'est le village et cette réception sympathique leur laisse au coeur un souvenir qui durera jusqu'à ses derniers battements.

Table des matières

Préface	7
Curé J.-S. Taupier	9
Eglise	13
Ecole et couvent	19
Magasins	28
Clos de bois	32
Entrepôt	35
Aqueduc	38
Boulangerie	41
Boucherie	44
Fromagerie - Beurrerie	47
Carrosserie	50
Forge	52
Fonderie	54
Tannerie	56
Sellerie	57
Ferblanterie	58
Scierie	60
Rivière, en été	64
Rivière, en hiver	67

Bateaux	70
Bac	74
Quai du gouvernement	77
Peur des Allemands	80
Saut périlleux	82
Etat social	84
Politique	92
1837	94
Grand feu	98
Malheurs	101
Théâtre	104
Sucres	107
Pique-nique	111
Visite à la ferme	115
Pèlerinage	118
Bréheault-Lavigne	122
Tigre de Ste-Madeleine	125
Fin tragique de Boule	126
Toit enfoncé	127
Le cavalier endormi	129
L'automobile	131
Les quatre fers en l'air	135
Notre lavandière	137
Les fêtes	140
Epilogue	148

Imprimerie des Franciscains,
2010 ouest, boul. Dorchester, Montréal H3H 1R6, Canada.



En vente chez l'Auteur : F. Chicoine, O.F.M.

2010 ouest, boul. Dorchester

MONTREAL, P.Q.

\$ 4.00

H3H 1R6